

WIDENER
HN NT8L Z

Bibliothèque démocratique à 1 fr. 50 le vol.

PAYSANS!

LE

MILLION

C'EST

L'ENNEMI...

PAR

Victor LE FEBVRE
laboureur

PARIS
LIBRAIRIE DE LA RENAISSANCE
3, Rue de la Vieille-Estrapade
(Derrière le Panthéon)

1869

LE

MILLION

PAYSANS!

LE

MILLION

C'EST

L'ENNEMI...

PAR

VICTOR LE FÈBVRE

labourenr

PREMIÈRE PARTIE

EXPOSITION

CHAPITRE PREMIER

PAYSANS!

Paysans, mes camarades, ceci est encore un petit livre pour vous.

Vous n'en avez presque aucun, comment voulez-vous vous instruire?

Depuis que la France a une langue, ceux qui écrivent cette langue ne se sont jamais occupés que d'un tout petit nombre : — les lettrés, les privilégiés; — nommons-les : — les riches.

Autrefois, du temps que nos pères mangeaient

des pelures de navets, et se disputaient, avec les sangliers du maître, les glands de chêne au bord des bois, de pauvres diables, pour flatter et manger mieux, firent les romans de chevalerie.

J'en ai un sous les yeux, réputé le meilleur du genre, et, à la première page venue, je lis : — « Il le renversa sans connaissance et noyé dans son sang. — Ils prirent ce moment pour monter à cheval, sourds aux pleurs et aux criailleries de la femme et des enfants de l'hôte. »

Cet assassinat aux allures dégagées, peut-être le cinquante millième depuis le commencement du volume ; ce haut-fait est celui de Renaud, haut et puissant seigneur. L'hôte assassiné venait de faire une action légale et louable. Évidemment, sur le cadavre de ce manant, les *criailleries* de ses enfants, en face de Renaud étaient d'une parfaite inconvenance.

Dix lignes plus haut, je lis : — « Il changea lui-même de figure sans le secours d'aucune

plante, car Maugis excellait dans l'art de la magie; art inconnu de nos jours, auquel on a substitué des sciences vaines, plus propres à corrompre le cœur qu'à amuser l'esprit. — »

Rasons donc l'Académie de médecine.

Cette même phrase, presque textuellement copiée, sauf les noms propres, je l'ai retrouvée, en chaire, dans vingt sermons de mon curé.

Ces inepties se débitaient pour charmer de belles oisives et exalter les actes de brigandage de quelques hauts et puissants-Gredins devant lesquels nous marchions à genoux.

Tel fut le pain intellectuel de plusieurs siècles.

Et celui du nôtre? — Presque le même; moins de sel et plus de poivre.

Au lieu des héroïques revers de la fière épée Durandal, — de tous petits coups de la petite cravache du petit-crevé. Au lieu de la bannière de la suzeraine Yolande,— le cachemire de Nini, baronne de Bréda, la fille à la Pipelet, — avec

la puante recette de s'en servir et de le gagner.

Et, qui paie le cachemire ? Ces messieurs ? — Ils ne produisent rien. — Qui paie ? — Ceux qui produisent et les font vivre. — Nous.

Cette littérature de ruelle est à l'usage exclusif de cinq cent mille Français. — Nous sommes trente-huit millions.

Et pour les trente sept millions cinq cent mill autres ? — Il n'y en a pas. Voilà tout.

Pardon, une autre petite, à côté; on l'appelle Voltaire et les siens.

Prenez Voltaire, premier volume venu, piquez sans voir, avec un couteau, et lisez une ligne, au hasard. C'est une ligne de raison pure et de bon sens parfait. Réfléchissez dessus huit jours et vous vous sentirez meilleur.

Mais savez-vous seulement le nom de cet homme immense ? — Nullement, ou par un mandement qui le traite de misérable.

Comment y aurait-il, en effet, une littérature pour ces sacrifiés ?

Ils ne savent pas lire !

Pour apprendre et pour lire, il faut de l'*argent* et du *temps*.

Pour apprendre à lire et acheter des livres, il faut de l'*argent*.

Et notre argent on l'emploie à faire la guerre. Je vous l'ai démontré (1) : huit cent millions aux armées et vingt-huit millions à l'instruction. — Absolument comme si on vous disait : — « Voilà vingt-huit sous pour acheter des livres et apprendre à vous en servir, et voilà huit cents sous, ou quarante francs, pour acheter de la poudre et vous casser la tête à coups de fusil. » — M'est avis, diriez-vous, qu'il serait plus sensé de dépenser nos quarante francs aux livres.

Et vous auriez raison.

Pour lire il faut du *temps*.

(1) *Nos Campagnes*, ch. VIII. Paris, chez Degorce-Cadot, éditeur.

Au lieu de tirer d'ici nos enfants et nos frères pour les employer à faire des sottises ou à ne rien faire du tout au Mexique, à Rome ou dans les casernes; si on nous les laissait à leur besogne, la besogne se ferait mieux, plus vite et nous aurions quelques loisirs. — Au contraire, on nous prend, aux champs, cinq, six cents, douze cent mille hommes, nos plus forts, nos, meilleurs, et, tandis qu'ils sont occupés, là-bas à brosser leurs épaulettes ou faire pis, nous sommes obligés, nous, ici, avec le boiteux qui nous reste, de faire notre travail et le leur, et de les nourrir tandis qu'ils ne font rien. — Nous n'avons pas une minute de répit, et portion de nos terres restent en friche. — Comprenez-vous ?

Le mal principal est donc là : — la guerre, les armées. — Elles nous prennent nos hommes et notre argent, sans lesquels nous n'aurons jamais ni améliorations à nos champs, ni bien-être, ni instruction.

Apprenons à faire ces changements nous

mêmes, nous le pouvons, puisque nous nommons nous-mêmes, dans les conseils, ceux qui ont pouvoir d'opérer ces réformes. — Apprenons donc à ne pas nous tromper, ou bien résignons-nous à continuer de piocher sans comprendre.

Les écrivains continueront à travailler seulement pour les oisifs qui les occupent, puisque nous ne saurons pas trouver le temps de les lire et l'argent pour les payer.

En attendant que vous ayez compris et fait votre bien vous-mêmes, — ne l'attendez de personne autre, — en attendant, tâchez de mettre la main, de temps à autre, sur quelque petit livre qui, dans votre langage, vous parle des choses à votre portée et vous achemine vers celles qui sont plus loin. — Lisez-le quand vous pouvez, faites-vous-le lire par l'enfant, communiquez-le à l'ouvrier de vos bourgs, faites-le expliquer par le commerçant, le bourgeois des petites villes; tous ceux-là sont vos égaux et vos amis. — Plusieurs, fourvoyés, ne le savent pas; erreur d'amour-propre : quelque jour,

réfléchissant mieux, ils vous reviendront.

En somme, vous avez peu d'adversaires. —La France, plus que jamais, se démocratise, c'est-à-dire travaille, se nivelle et se fait peuple.

Les seuls ennemis de ce mouvement sont vos ennemis. Ceux-là se cramponnent à des situations aristocratiques qui tranchent de plus en plus bizarrement sur nos mœurs et que le flot montant et agité des droits du peuple bat en en brèche et ronge sans trêve.

Quand vous le voudrez, les privilèges de ces hommes du passé tomberont.

Mais leurs dorures vous fascinent encore, comme le clinquant du charlatan des foires. Ils vous dominent; vous êtes leurs serfs sans le vouloir. Et il faut se sentir quelque courage pour, en face de ces puissances au déclin, lever le drapeau démocratique et combattre, encore presque sans soldats.

Je le veux faire.

Eclairez-vous, vous vous lèverez.

CHAPITRE II

L'ENNEMI

Dans *Nos Campagnes*, opuscule qui a précédé celui-ci, j'ai préconisé le système de la petite propriété. — J'ai essayé des conseils tendant à faire monter le prolétaire à la petite propriété, et, de plus, par l'instruction et la paix, à dévevelopper jusqu'à l'épanouissement ce grand désidérata moralisateur.

J'ai été compris. — Et ce qui me le prouve, mieux encore que vos approbations, mes amis, c'est que un de nos gros voisins s'est fâché, — un peu par ordre, je crois bien.

Quand nos adversaires se mettent en colère, c'est que nous sommes bien prêts d'avoir raison.

Celui-là, dans un autre petit livre, intitulé *Réponse à Nos Campagnes*, fait, par opposition à mon système, l'apologie de la grande propriété.

Rien n'est plus beau ni plus profitable ; il en tirera des merveilles, et le dernier terme du progrès que son petit livre nous assigne, c'est : — le bien-être du petit octroyé par le grand.

Donc, mise en tutelle du petit sous le grand ; aplatissement du petit et domination du grand.

Nettement, c'est l'apologie des priviléges du passé, revendiqué au profit des dominateurs du présent.

Pour n'être pas neuve, cette formule est, néanmoins, d'une clarté limpide et nous devons reconnaissance au petit volume d'avoir posé aussi crûment la question.

Il en résulte l'antagonisme de deux systèmes, franchement affirmés et en présence :

1° Celui de *Nos Campagnes* : — Affranchissement du petit et son bien-être, par lui-même et dans la liberté.

2° Celui de *Réponse à nos Campagnes :* — Direction du petit par le grand, et son bien-être par le bienfait.

Je nomme le premier ; — La Démocratie, — l'avenir;

Le second : — La Féodalité, — le moyen âge,

Mon but est d'en essayer la preuve,

La féodalité de nos jours a perdu son blason et ses couronnes. Elle — tente de se reconstituer sur une nouvelle base ! — l'écu.

L'apologie de cette féodalité se résume donc d'un mot : — L'apologie du million.

Démocratie, à peine de ne pas être, tu dois t'appartenir.

Le jour où tu auras un maître, tu ne seras plus démocratie.

Or, ton maître le voici :

Le million.

C'est l'ennemi.

CHAPITRE III

RÉPONSE A LA RÉPONSE

L'auteur de la *Réponse*, qui s'intitule *Grand propriétaire* et s'en vante très haut me reproche de l'être moi-même, ce qui prouverait seulement que je fais bon marché de mon intérêt privé et conclurait contre lui — Il m'appelle peu sérieux et pourtant me répond ; il me traite de socialiste, de plus habile que bienveillant, de candidat à tout prix et le reste, par ma foi m'injurie et parle de courtoisie; réaiguise même des sarcasmes déjà dix fois émous-

sés et rit, un peu jaune; enfin bonne partie des grosses bouffées de ces grands messieurs pris en défaut.

Fureur impuissante et grotesque du plaideur condamné qui, de la porte, tend le poing et fait rire.

Bonne affaire, mes amis, l'ennemi crie, nos coups portent.

Il tonne parce qu'il se croit désigné, il tonne parce que je ne l'ai pas nommé. — Que veut-il donc? — Eh! parbleu, une entrée en matière; en quoi, au fond, il m'est très-reconnaissant.

Il veut que je le nomme, il veut que je m'adresse directement à lui. — Pourquoi lui faire de la peine? — Adressons-nous directement à lui et nommons-le.

CHAPITRE IV

A M. DUVAL

Ex-élève de l'école polytechnique; — ingénieur civil; — grand ennemi des candidats sans passé le 24 au soir, candidat sans passé le 25 au matin; — petit-fils de l'illustre promoteur des saines doctrines desquelles l'Empereur lui-même... — Gendre de feu M. Dassier en son vivant trente fois millionnaire et banquier; — banquier, lui aussi, quelque peu, je crois bien, à Paris; — propriétaire des château et dépendances de Marolles; — Grand remueur de terres et de moellons; — grand perceur d'allées; —

grand semeur d'écus ; — visiteur fréquent et satisfait de ses domaines ; — nullement agriculteur, à mon avis ; — jeune homme ; — très-aimable ; — etc.

Car j'en oublie, bien sûr, mais j'en suis innocent, et si M. Duval, dont la signature se fait suivre avec complaisance de bon nombre de ses qualités, veut bien me les communiquer toutes, je rectifierai :

Monsieur,

Vous vous êtes trompé. Dans le petit chapitre de mon livre que vous signalez, *de l'absentéisme,* je n'ai point voulu vous désigner

---

« J'ai fait un tableau.—J'en dois les éléments à l'expérience et à l'observation. — Peut-être, comme celle de cent autres, l'étude de votre propriété m'a-t-elle servi : — ce serait un de ses mérites.

« Vous vous y êtes reconnu.—Dix autres m'en ont dit autant, et sans m'injurier, de Mon-

trichard, des environs d'Orléans, de Vendôme, où je ne suis jamais allé.

« J'en suis tout fier. Voilà autant de preuves que mon portrait est ressemblant. — Mais que voulez-vous que j'y fasse ? — Dois-je donc amende honorable de ce que mon tableau est bon; et, comme on fit à un illustre, me forcerez-vous à demander pardon d'avoir dit la vérité? Les bûchers de la sainte inquisition ne sont plus là; vous pouvez les regretter, non moi.

« Tournons moins au tragique et permettez cette anecdote : — Un jour un rapin habile se mit en devoir de produire un type et le réussit à souhait. Il avait emprunté les traits de vingt-cinq femmes charmantes. L'une d'elles reconnut son nezet, outrée de n'avoir fourni au tableau que ce frivole condiment, elle sauta sur le peintre et lui voulut arracher les yeux.

« De même, voulez-vous donc avoir aussi la coquetterie d'arracher les miens?

« D'un premier coup, vous accusez la vivacité du jeune homme dont on n'admire pas tous les premiers essais.

« Vous prononcez le terme *peu bienveillant*, presque celui de *défaut de courtoisie* : je n'avais pas cependant dit un mot de vous. — Et cette réponse directe où vous me nommez, machinant l'effet des attaques, vous la lancez précisément la veille de l'élection, et quand je ne puis plus répondre.

« Vos reproches, deux seuls, se retournent donc vers vous. — Je m'afflige sincèrement de vous entendre ainsi, vous-même, qualifier vos procédés beaucoup plus durement que je n'aurais voulu le faire.

« Quinze jours après on votait sur vous-même. — J'aurais pu agir comme vous l'aviez fait, Monsieur. — Comparez donc et que cette leçon vous serve.

« Vous prenez intérêt à mes cultures, vous souhaitez que je m'y consacre exclusivement,

et repoussez, en jolis termes, le mandat de député qui viendrait m'en distraire. C'est raillerie choisie, délicate, mais vieillie ; avant de trouver cette bonne fortune, que vous la ramassiez, elle avait fâcheusement traîné deux ou trois fois dans les colonnes du journal officiel, — fortes colonnes, vos appuis. — Et c'est dommage, car ce petit jeu d'esprit est d'effet si efficace, que j'aurais pu être tenté de le retourner aujourd'hui vers votre situation ; votre candidature de seconde main étant elle-même tombée à plat, cette fine plaisanterie s'y serait, ma foi, appliquée justement, comme emplâtre taillée exprès pour vos blessures.

« N'aviez-vous pas flairé ce danger ? — Il faut du flair ; et non pas armer l'adversaire.

« On comprend mieux que « — moins qu'un autre, vous devez laisser passer les utopies socialistes plus ou moins déguisées — » — Lesquelles, s'il vous plaît ?

« Et pourquoi ? — Parce que vous êtes — « pe-

tit-fils de l'illustre promoteur des saines doctrines desquelles l'Empereur lui-même... »

— Je le veux bien. Et je salue. —

« Mais pourquoi décrocher les portraits des aïeux, en un jour de suffrage universel ?

« Est-ce pour l'aïeul que nous votons ?—Dites-le. — Est-ce pour vous-même ? — Ah ! remettez le portrait à l'armoire, et parlez-nous de vous.

« Bon Dieu ! que feriez-vous donc si vous étiez marquis ?

« Ne voyez-vous pas que vous allez faire croire aux simples que, faute de neuf, vous avez besoin de ce vieux vernis ?

« D'autant mieux que, vingt lignes plus bas, vous écrivez cette phrase vraiment terrible et qui pourrait vous écraser si je la laissais tomber sur vous : — « Il faut..... des hommes sérieux, connus de longue date, et, présentant, dans un passé honorable, des gages indiscutables de l'avenir. »

« Ah ! vous ne croyez pas vous présenter hv

jours après. Vous parliez pour votre grand-père.

« Etourderie d'enfant terrible qui, choqué, jase sans se rendre compte, pour le lendemain, de l'effet de sa naïveté.

« Ce *passé sans gages* était pour moi peut-être, auquel cas, pour se laver de tout soupçon d'outrage, il lui importerait de se faire suivre d'un mot explicatif. — Ce petit trait malin m'était destiné. — Et c'est vous qu'il a blessé ! — Pauvre jeune homme! — Presque à mort. — Que j'en suis fâché !

« Car il faut être indulgent. — Mes enfants, vous dites, ainsi, souvent, aux vieux, des duretés irréfléchies. Pensez donc un peu que nous avons beaucoup travaillé depuis vingt-cinq ans que nous sommes hommes. Et n'oubliez plus qu'il y a vingt-cinq ans vous n'étiez encore que petit bébé à nounou.

« Vous voyez, cher et jeune monsieur, que, à

d'assez grosses choses, nous nous contentons de sourire ; — tristement un peu, nous voudrions vous voir plus sages.

« Le contact des affaires et des hommes arrondit les angles : — vivez, vous en viendrez-là.

« Et, peut-être, aussi, plus tard, comme nous, vous souvenant, acquitterez-vous quelque autre écart de jeunesse, égaré dans vos jambes, par cette petite tape amicale.

« Cher monsieur, j'ai relevé ces personnalités de la première à la dernière page de votre opuscule. Je ne les ai pas épuisées. J'en condense ici quelques-unes, en quelques phrases, et veux m'en tenir-là.

« Ces petites particularités, en effet, intéressent peu la galerie. — Et, si je n'avais eu que d'elles à parler, je n'aurais pas écrit une ligne.

« Je vais les clore d'un mot.

« Je veux m'empresser de reconnaître que vous êtes un voisin agréable, prodigue d'empresse-

ments et d'aménités. Votre commerce est plein de charmes et je suis toujours touché de vos visites.

« Je vais plus loin : —Quand votre femme descend de carrosse devant ma chaumière et vient inviter ma femme à ses dîners, — où celle-ci n'est jamais allée, notez-le, — je me sens honoré et tout orgueilleux.

« Comme hommes, mon très-cher voisin, restons amis. Je suis tout à votre service.

« N'agitons que des questions de principes, au-dessus de nous.

« Votre cordial et tout dévoué voisin. »

CHAPITRE V

CADRE DE CETTE ÉTUDE

Voilà donc qui est parfaitement entendu, le nom de M. Duval n'interviendra ici que parce que M. Duval l'a voulu et comme une sorte d'étiquette typique. Sa personne reste entièrement dégagée de nos spéculations. Le but unique de notre étude va donc être celui que M. Duval nous offre :

La grande propriété exploitée par le grand propriétaire absent — ses mérites, ses défauts.

M. Duval veut attacher son portrait à cette étude ; contentons-le. Et, pour qu'il n'ait pas à

se plaindre du peintre, nous allons esquisser notre grande propriété idéalo d'après les traits de la sienne, nous allons créer notre grand propriétaire à son image. — Écoutez.

Instruit, intelligent, actif, immensément riche, jeune, bourré d'excellentes intentions et d'idées généreuses.

Vous permettrez, néanmoins, Monsieur, un peu de fantaisie ; je tiens à ma liberté d'allures, — acceptez cette déclaration : — ce que nous dirons d'avantageux, c'est de vous ; ce que nous dirons de défavorable, vous est étranger. — Est-ce entendu.

La part que nous faisons à la thèse de M. Duval est assez belle.

On conviendra, en effet, que la grande propriété peut tomber en plus tristes mains que celles que nous allons faire agir.

Elle a à craindre :

L'ignorant, le sot, le fainéant, l'avare, le vieux et le racorni.

Quand ces craintes se réalisent, toujours trop fréquemment, hélas! les brillantes théories de M. Duval sur la grande propriété sont inexécutables, elles tombent d'elles-mêmes. Dans ces suppositions, il ne nous resterait rien à démontrer.

Si le propriétaire est vieux, avare ou pauvre, fainéant, il ne fera rien.

S'il est sot, ignorant, il ne fera que des ignaretés ou des sottises.

C'est évident.

CHAPITRE VI

HISTORIQUE DE NOTRE GRANDE PROPRIÉTÉ

Exemples :

Prenons-les dans le passé, même de la grande propriété dont M. Duval tient à fournir le type.

---

§ Ier — *Vieillesse*

Avant vous, votre beau-père, c'est-à-dire : — instruction, intelligence, activité, richesse.

Quel résultat ?

Vous avez écrit : — *Ruine de ses proprié-*

taires. Ceci est une forte hyperbole, qui arrondit bien la phrase mais qui l'arrondit vraiment trop. En effet, la succession, fut dit-on, de trente millions ; — beaucoup aspireraient à cette ruine, modérez-vous à ces limites vraies : — les fermiers payaient mal.

A quel défaut donc cet insuccès ?

Le moindre et le plus légitime : — le propriétaire était vieux et s'occupait ailleurs.

---

§ II.— *Pauvreté*

Avant lui, un novateur, un homme remarquable : — instruction, intelligence, activité, jeunesse, et tout son temps, tout son travail, toutes les ressources d'un esprit fécond et d'une énergie vivace, — sa vie.

Il bouleversa, transforma, créa, remua des montagnes, produisit des merveilles, mérita une statue — partit insolvable et fut honni.

A quel défaut cet insuccès ? — hélas ! le plus excusable, le moins excusé.

Avare ? — Oh ! non,— trop généreux.
Il fut pauvre !

---

§ III. — *Ignorance, Sottise, Fainéantise*

Avant nous tous, cette grande propriété d'aujourd'hui formait un des plus petits domaines relevant du donjon ou du monastère voisin. — Il y avait des ajoncs, des bruyères, quelques familles hâves et misérables.

— Le seigneur, bruyamment, y venait courre au cerf, et, joyeux, hautain, insouciant, foulait, sans s'en douter, toutes ces tristesses.

— L'abbé, repu, y venait pêcher l'étang. Et, vaporeux sous la digestion d'une poularde, il n'y voyait pas le pain d'orge.

Ceux-là sont passés et ne nous en voudrons plus, ils l'ont au reste bien mérité ; mettons à leur charge les trois autres cas : — fainéantise, sottise, ignorance.

De la grande propriété, voilà ce que de petits défauts avaient fait.

Sans défauts, voyons ce que vous allez en faire.

CHAPITRE VII

PROJETS D'AVENIR DU GRAND PROPRIÉTAIRE

Quels projets !

L'Aurore, aux doigts de rose, entr'ouvre les perspectives de l'âge d'or, jardins d'Armide, séduction, enchantement ! — Mais l'imagination ne saurait atteindre l'abondance de ces réalités. — Transcrivons.

« J'aurai bientôt créé une exploitation agri-
« cole puissante.

« Produisant plus de *blé* qu'à aucune époque
« ses champs n'en ont donné.

« Nourrissant un *bétail* bien portant, vingt « fois plus nombreux que les maigres cheptels « trouvés par moi à l'origine.

« Devant donner cinq fois plus de *bois*.

« Et fournissant à tout le voisinage, hommes, femmes et enfants, un *emploi* permanent et assuré de leurs bras. »

Dieux ! — Hosanna ! — Avez-vous lu Télemaque ?

Et ce n'est pas tout.

Ah ! résumons :

« Amélioration des habitations rurales ;

Encouragement à l'éducation ;

Idées d'ordre et de bonne conduite ;

Ouvertures de chemins nouveaux ;

Chaux, tuyaux de drainage à bas prix ;

intérêt des enfants du dit propriétaire, et — Bien public. — »

Chère Touraine, oui, tu seras bien le vrai jardin de la France, — avec des bancs, — où nous n'aurons plus qu'à nous asseoir, pour chanter de pieux cantiques et tresser des couronnes de vrai laurier à ce Triptolême des âges nouveaux.

CHAPITRE VIII

DÉGRISONS-NOUS

Vous n'avez pas lu les *Mille et une Nuits?* — Tant mieux. Mais entendu dire un conte de Perrault, une histoire de fées? — Quel est l'homme dont les souvenirs ne soient riches en absurdités! — Barbe bleue? Le prince Charmant? —

Prenons celui-là.

Et, imaginez, tout au bout des Champs-Élysées, où jour et nuit bourdonnent les enivrantes agaceries du luxe, une porte immense,

élevée par des colosses, ciselée par des fées et s'ouvrant sur les nuages. — Le soleil couchant dore son sommet et emplit le plein-cintre de sa voûte de la plus éblouisssante auréole de tous les rêves.

En face, un hôtel splendide. — Une fenêtre s'ouvre dans la soie; des parfums s'échappent, et — dans ce cadre — un jeune homme, rose, blond, souriant, — un bouton qui éclot.

Son regard est doux, il est aimant. Une main presse la sienne, il est aimé.

Ses yeux fixent l'auréole et s'y noient. — Ses lèvres s'entr'ouvrent. — Il aspire, hume, jouit, — c'est sa vie.

Sur un signe, le carrosse se range au perron. Deux chevaux piaffent et écument d'impatience.

monte, s'étale dans le velours, part comme le vent, entre par la grande porte, — dans le ciel... et se perd, — dans le soleil...

Mais c'est le prince Charmant?

Si vous voulez. — C'est le grand propriétaire.

Au soir, il daigne redescendre. Il s'endort, et rêve.

— Quels rêves! — Dorés.

Il rêve la tirade fleurie du chapitre précédent; — au matin, déjeune aux bisques d'ananas, à l'ambroisie; — prend l'express, se couche à demi, le temps de digérer; arrive en gare, monte en carrosse, et, comme un trait, part pour le château, où le dîner l'attend.

Nous tous, bouche ouverte, regardons passer le demi-dieu, et, ébahis, éblouis, saluons jusqu'à terre : — le carrosse, le pompon du cheval, le galon du laquais, la poussière qui nous aveugle.

Et qui nous empêche de voir, — manans, démocrates stupides, — que ce prince est :

Notre maître. — L'ennemi.

Le million.

CHAPITRE IX

IL TRACE SES PLANS

Après le café, reposé, en pantoufles, sur la terrasse, au frais, ici encore il hume : —

Les charmes du joli paysage, la vallée verte, au fond, que le soir commence à voiler amoureusement d'une légère gaze de songe. Le troupeau l'anime encore. — La grande futaie allonge son ombre. En face, sur le coteau, le vigneron secoue son outil retentissant et pense au départ. Et, de tous côtés, arrivent, moelleusement, comme des ondes, les bruissements va-

gues du soir : — sur cette terrasse, vaporeux, s'éteignant presque, ils convergent, s'unissent, s'harmonisent en un concert épuré, caressant, qui berce, comme, perçu de la loge, berce et enchante les chants lointains du montagnard dans la coulisse.

Chaamant, dit-il, chaamant!

Il fait ses plans.

J'ai dix millions. — A cinq, cinq cents mille francs de rente. Quelques non-valeurs, cette terre par exemple; mais ma banque, mes souscriptions aux emprunts, mes primes dont un, la primeur d'une nouvelle de temps à autre; — voilà les trous bouchés, et du reste : mettons cinq cent cinquante mille francs au minimum. — C'est encore un denier.

Mes gouts ne sont pas fous. Mon père, intelligent et posé, a su me conduire. J'ai travaillé tandis que mes camarades essayaient des gants, du club à Tortoni. Et, au lieu de faire manger mon patrimoine à l'insipide Iza, comme Ar-

thur, j'ai épousé une femme aimable, bourrée de millions et qui parle français, — et nous sommes sensés l'un et l'autre. — J'ai donc une valeur... Pourquoi pas jouer un rôle?

Je ne suis, à la vérité, ni orateur, ni écrivain, ni poëte, ni économiste, ni peintre. Mes jolis chevaux sont goûtés autour du lac, mais de deux cents niais à peine. Je me noie dans Paris où je n'entends rien à jeter, à poignées, mon argent à l'eau. — J'arrive à manger cent mille francs par an et je crois m'abreuver de luxe, cent cinquante, aux bissextiles, et quand j'imagine des folies : — j'ai quatre cent mille francs de reste, je tombe sous le ridicule.

Vais-je pas me faire avare, jouer, fréter un navire? — Allons donc!

J'ai le levier : l'argent. Il me faut un point d'appui. — Parbleu! le voici. Et il frappa du pied.

Eh! sans doute — cette vieille ruine du beau-père, ces loques de bruyères, enfouies, perdues; — c'est un piédestal.

Je me fais agriculteur !

Le plus difficile des états, dit-on. Allons donc ! Grand Juan, Grignon sont là. Pour qui donc ces écoles? J'ai dix millions.

J'entends, ici, parler de quinze, dix mille francs comme on parlerait du Mont-Blanc ; — j'ai des fermages de quatre cents francs l'un ; — ce vieux, l'autre jour, disputait une heure pour cinquante francs !

J'ai dix millions ! — quatre cent mille francs de reste par an, dont je ne sais que faire : — j'en jette, ici, deux cent mille par an, — j'épouvante ces braves gens, je révolutionne la contrée.

Procédons avec ordre.

J'ai 500 hectares. Il y a deux petites fermes enclavées, je les achète : c'est donc 600 hectares environ. — J'en cultive 200 de ce côté ; de cet autre on dit, à la vérité, les terres meilleures, mais qu'est-ce cela ? La fertilité s'achète comme

le reste. De cet autre côté la perspective serait manquée.

Tout ce reste en bois, avec des allées splendides; un rond-point, là, en face de cette terrasse, d'ici ces dames suivront les chasses en devisant.

Quant à la ferme, une seule, un modèle, un palais. Les terres d'une seule pièce. Drainage, cholage, fumures de toutes sortes : a-t-on quelque chose autre encore? Je l'aurai.

Je veux une végétation des tropiques; un puits jaillissant pour des prairies et le château; des chevaux, des troupeaux de moutons de luxe. Une pièce d'eau, là-bas, dans ce fonds. — Quel coup d'œil! nous verrons l'eau entre les arbres.

Mon rêve d'hier est délicieux.

A Paris, toujours le Bois, toujours le Bois; je bâille vingt fois le jour autour de leur éternelle mare aux canards, parmi ces femmes peintes, qui toujours tournent autour, au lieu d'entrer

de suite dedans, comme elles le devraient faire, pour y laver leurs figures et leurs péchés.

Voilà bien ce que je cherchais : c'est un éclair de génie.

J'aurai, ici, des aides, premier choix. Calculons.

Je viendrai trente fois l'an ; voilà un mois d'occupé. Un jour pour voir, un jour pour revenir, trois mois le quart de l'année, et sans ennui — au temps des chasses, nous viendrons tous, trois mois, jouer aux pastoureaux.—C'est charmant ! — Plus donc que six mois à tuer par Trouville, l'opéra et les fadaises.

C'est un coup de maître ! —

J'occupe ici le pays. — Je veux dorer l'existence de ces épais vassaux, de ces pittoresques vassales.

Je veux me faire bénir. — Palsembleu !

Un reposoir à mon arrivée, avec des coquelicots en l'air. — Eh ! pourquoi pas ? — Carrabas !

Chaamant ! chaamant !

Maire, marguillier. — Qu'on m'amène le curé, qu'on truffe un dindon. — Eh ! conseiller général, député. — J'ai dix millions ! — Me voilà puissance, — ministre de l'agriculture et du commerce, parbleu ! — Je dispense mes faveurs. — Le bien public, corbleu ! — Je suis agriculteur ! — J'étais né agriculteur. — L'agriculture, mais je n'ai jamais aimé qu'elle, et, de tout temps, je me suis senti une aptitude latente pour diriger les jets fécondants de cette puissante mamelle de l'Etat.

O France, ô ma patrie ! — Balançoire va ! — Je me dévoue.

Sautons !

Moins haut que Perrette, n'oublions pas. — Mais mon pot au lait est solide, — en métal. — J'ai dix millions !

Voyons. — Du sérieux, comme un nouveau décoré.

Le plan est bon. — Appelons mes gens et exécutons.

CHAPITRE X

IL EXÉCUTE

Et, comme il l'a rêvé, c'est fait.

Il a dix millions !

Puissant, agréable et très-cher seigneur, vous vous êtes amusé — c'est parfait. — Et j'approuve d'autant plus sincèrement que, dans l'état de notre constitution sociale et de nos mœurs, votre entreprise n'est pas sans mérite, et que beaucoup d'autres, dans votre sphère, en conçoivent d'infiniment plus tristes.

Vous vous édifiez une résidence d'été agréable, une terre qui vous fera honneur, et, vu le régime, une base pour les dignités.

Voilà l'affaire envisagée à votre point de vue. Vous subissez la loi de nos mœurs, vous glissez sur une pente douce, et je n'aurais rien trouvé à dire si, tombant dans le travers de beaucoup des vôtres, vous n'aviez enfourché de grands mots et tenté de nous faire avaler que, au lieu de votre affaire et exclusivement, c'était la nôtre que vous faisiez.

Ceci, depuis longtemps, s'appelle vessies pour lanternes.

Le leurre n'est jamais profitable, et il n'est pas sain que tous les braves sacrifiés qui vous entourent vous prennent pour un des leurs.

A chacun sa part.

Vous demandez votre — « *place au soleil* » — c'est trop plaisanter. — Vos dix millions nous l'imposent assez large.

Mais, au moins, qu'on la connaisse — et que, dans une société qui veut se faire démocratique,

on ne se trompe pas à ce point de prendre — le millionnaire, le grand propriétaire, le privilégié de tous ordres, une colonne de l'aristocratie — pour l'apôtre du peuple.

La vérité.

DEUXIÈME PARTIE

DISCUSSION

CHAPITRE I

LA VÉRITÉ

§ I[er] — *Marchandises à bas prix*

Devenu commerçant, vous suivrez la loi du commerce et de la libre concurrence.

Trouvez un prix à la fois faible et rémunérateur, personne ne réclamera, — vous satisferez la pratique et vous-même, — vous serez un industriel ingénieux et habile, — chacun vous approuvera en vous achetant et en vous faisant gagner.

Le contraire, — la livraison de vos marchandises à perte serait encore une amusette fallacieuse — qui pourrait vous plaire un moment, parce que vous pouvez perdre beaucoup d'écus sans péril, — qui, dans certaines éventualités, parviendrait à vous couvrir d'une éphémère popularité ; — mais qui, sans portée concluante, ne saurait être prise au sérieux et ne s'accomplirait pas sans trouble.

---

§ II — *Chemins nouveaux*

Admettant même que vous faites ces chemins non pour vous seulement mais pour tous, analysons le caractère de cette œuvre.

Vos dix millions forment les parts de mille familles aisées. — Imaginez mille familles aisées, agglomérées au centre de vos domaines et travaillant à ses chemins utiles ; — et comparez ceux-ci avec vos allées pour la chasse.

Alors, seulement, vous pourrez dire, en conscience, si vous avez fait votre part.

CHAPITRE II

DU BOIS

Vous promettez du bois, et cette promesse est une de celles que vous tiendrez. — Arrêtons-nous-y.

Ce chapitre de votre programme est même le plus remarqué sur votre exploitation.

Quand on aborde celle-ci par certain côté, on est, en effet, frappé de l'aspect morne et attristant que présentent d'immenses plaines en friche, au milieu desquelles saillissent, de distance en distance, comme les chapelles en ruine

3.

de nécropoles, des corps de ferme déserts, des tas de moellons couverts de ronces qui, seuls aujourd'hui, signalent la place des bâtiments de métairies que vous avez fait détruire.

Ce sont vos semis de bois ou les terres destinées à les recevoir.

Des réflexions historiques surnagent dans cet océan désolé ; le passant expérimenté les recueille comme d'affligeantes épaves.

En voici quelques-unes :

---

§ 1er — *Résultat social*

Lorsque nos vieux aïeux les Gaulois chassaient dans ces contrées, et, le soir, regagnaient leurs huttes isolées dans les clairières, les champs que vous replantez en bois étaient en bois.

D'un côté arrivèrent les Francs qui peuplèrent, de l'autre les Romains qui instruisirent. Ces demi-sauvages se réunirent en familles, en hameaux, en villages, et, tout autour, défri-

chèrent. Ils quittèrent le javelot pour la bêche, attelèrent à la charrue le cheval de chasse, et firent le blé.

Et, à mesure que les villes grandirent, les forêts disparurent.

L'historien dit : — ils se civilisèrent.

Et, aujourd'hui, au bord des bourgs, près des jardins, comme un témoignage de ces progrès, se tient encore debout le vieux dolmen de Teutatès. — Cet endroit était le plus profond du bois. — Sur le haut de la grosse pierre, on voit toujours la cavité qui recevait les entrailles humaines. — Un enfant, en se jouant, y effeuille des roses.

Aux États-Unis, quand plusieurs groupes sont trop pressés, l'un d'eux se détache, s'enfonce au désert, et, pour cultiver, jette à bas la forêt. Et la première barraque qu'il élève, comme premier meuble nécessaire, abrite l'imprimerie, qui grave sur mille feuilles ce premier triomphe du Blé sur le Bois.

Suivons.

Quand le travail affranchissait, les croisades survinrent, — ces guerres stupides, à douze cents lieues, pour un tombeau apocryphe.

Les femmes restèrent ici, presque seules.

Les éclopés revinrent, non pas seuls : avec les pestes, les lèpres, la famine.

Les maisons se ruinèrent ; vous en voyez des traces de toutes parts, des puits, des fosses et, à côté, de gros tas de pierres, tumuli lamentables des petits, élevés par l'imprévoyante tyrannie des grands.

Les bruyères envahirent les guérêts ; les bois et la barbarie reprirent leurs anciennes places.

Nous, petite phalange de laborieux, recommencions, en redoublant d'efforts, à reconquérir aux blés ces bruyères, et vous arrivez, puissance du million, comme un souffle stérilisant, desséchant nos récoltes, ruinant nos métairies, semant le bois, et, pour vos plaisirs, remplaçant notre peuple de laboureurs par une peuplade de faisans et de bêtes fauves.

Puisque notre civilisation chasse le bois, votre bois chasse notre civilisation; — est-ce clair?

Aussi, d'instinct, pas un paysan qui, passant, ne pleure sur ces fermes abattues. Ces ronces naissantes remplacent les moissons qu'il a vues sur ce champ hier ouvert à ses espérances, à son activité, aujourd'hui, par vos bois, fermé, pour lui, comme l'horizon.

Ainsi les fantaisies du million détruisent les aspirations démocratiques, jusque dans les améliorations qu'il essaye.

Ses bienfaits même sont malsains.

---

§ II — *Résultat privé*

Economiquement, est-ce bien une affaire?

Vous connaissez les chiffres, votre état est d'en alligner; allignons-en donc.

Voici ce que peut coûter la création d'un hectare de bois; — je suis certain qu'il vous coûte beaucoup plus.

Défoncement, hersage, relabourage, rehersage, main-d'œuvre pour plantations, semis, etc . . .	200 »	
Plantes et semences. — Bouleaux, 5,000 à 6 fr.	30 »	
— — Glands, 20 décal.. à 40 c..	8 »	
— — Châtaignes, . 20 décal à 1 fr.	20 »	276 »
— — Graines de Pin sylvestre, 5 kil, à 3 fr.	15 »	
— — Graine de Pin maritime, 5 kil à 60 cent.	3 »	
En passant : cette recette utile si vous voulez avoir de bon bois.	*gratis*	
Prix de l'hectare de terre.	1,000	1,000 »
		1,276 »
Le bois, avant quinze ans, ne rapportant pas ses frais de garde, impôts, etc., il faut ajouter a cette somme, ses intérêts, cumulés durant quinze ans, environ.		1,378 »
Total du prix de l'hectare de bois en rapport		2,652 »
Ce capital, placé à 5 0/0, rapporterait		132 62

Que va rapporter l'hectare de bois ?

Tous les quinze ans 600 francs, soit, par an	40 »	
Desquels il faut déduire, pour frais de garde, impôts, allées, entretien et autres !	10 »	
Reste.	30 »	30 »

C'est à peu près du un pour cent.

Grande propriété, vous vantez vos créations de bois, voilà leurs revenus.

Maintenant, calculez, s'il vous plaît, que nous sommes, en France, trente-huit millions de bouches, — en moyenne d'assez bon appétit, — est que nous cultivons seulement quarante millions d'hectares de terre. — De sorte que le produit d'un hectare doit nourrir son homme. Chaque hectare doit donc produire environ 200 francs par an pour donner à chacun à peu près dix à douze sous par jour.

Or, vos 400 hectares de bois, à 30 fr. l'un par an, rapportent quelque chose comme huit centimes. — Comprenez-vous, — un peu plus de un sou et demi.

Un sou et demi pour leur homme par jour! Il faudra que vous ne leur choisissiez pas les affamés.

Vous qui, atteignant ces résultats, vous égayez sur la petite propriété, imaginez donc quatre cents piocheurs retournant, en liberté,

vos quatre cents hectares de bois et les convertissant, pour leur compte, en céréales, vignes, jardins, etc. Ils décupleront, centupleront ces produits chétifs que vous exaltez comme merveilles.

Si vous vous prisez si haut, il faudra, proportionnellement, priser ces habiles dix fois, cent fois plus haut encore.

Million audacieux, qui, devant ces nécessités en sabots, étalez sur un coussin de carrosse, cet exorbitant superflu, cinq cent cinquante mille francs de revenus annuels. — 1,505 francs par jour! — en face de ces 60 centimes du laborieux, — comprenez donc enfin ces sévérités de la vie et les aspirations de ces petits vers l'émancipation et l'égalité.

Par les abus d'une société mal constituée, poussé sur le devant d'une démocratie, calculez, avant de vous targuer, à sa face, de vos jeunes mérites, l'immense somme de bienfaits

qu'il vous faudra répandre pour vous faire, d'abord, pardonner les priviléges que le hasard seul a mis en vos mains.

CHAPITRE III

DU BÉTAIL

Grande propriété, si, malgré vos arrogantes attitudes, l'exploitation forestière vous place, en face de la petite propriété, dans un si affligeant état d'infériorité, peut-être allez-vous retrouver l'avantage par le bétail.

Résolûment, vous l'affirmez en ces termes :

« Nourrissant un bétail vingt fois plus nombreux que les maigres cheptels trouvés par moi à l'origine. »

Vingt fois; — c'est beaucoup.

Maigres cheptels ; — enrichit la période, mais, peut-être, appauvrit trop complaisamment vos anciennes fermes.

---

§ Ie — *Passé*

Je m'en rappelle certaine, établie dans une manière de vieille succursale d'abbaye; bâtiments magnifiques, d'où sortaient des vaches grasses, de superbes moutons et des poulains gambadant derrière leur mère, à ravir d'aise un éleveur émérite.— Bruyante et animée naguère, aujourd'hui morne et silencieuse, inutile, perdue dans la solitude de friches que vous lui avez faite, et revêtant, lentement, contrainte, sa ceinture de bois comme un douloureux habit de deuil.

J'ai pu compter de la route, sortant de cette seule ferme, douze à quinze riches pièces de gros bétail, six chevaux, deux cents moutons et j'admirais.

La grosse ferme que vous cultivez aujour-

d'hui par délégués, que chacun citait et allait voir, que vous faites raser par le pied pour la reconstruire sur un nouveau modèle, vingt pas plus loin, avec des dépenses et des débauches de luxe que nous ne saurions pas chiffrer dans nos villages; cette ci-devant ferme-école — qu'un homme fort mais pauvre avait créée et fécondée, — qu'un homme trente fois millionnaire avait laissée s'affaisser et dormir, — que le caprice de l'or détruit aujourd'hui pour la refondre, — ce domaine célèbre nourrissait un bétail deux à trois fois plus nombreux que le précédent.

Vous en aviez neuf autres, moindres je le veux; mais, si petites que les établissent les besoins de votre cause, vous ne pouvez pas leur attribuer moins de deux charrues pour chacune, conduites par deux paires de chevaux ou bœufs, six vaches et cent moutons; ce qui, avec les dix-huit chevaux, cinq cents moutons, et trente cinq vaches des deux premières, fait un total de cinquante-quatre bêtes de trait, quatre-vingt-neuf vaches et quatorze cents moutons. — Ou,

comme on compte en agriculture, prenant dix moutons pour une tête, — l'équivalent de deux cent quatre-vingt-trois têtes de gros bétail pour moins de cinq cents hectares cultivés.

Sur ce calcul, vous accordant toutes les concessions qu'il vous plaira, vous arriverez toujours aux environs de une demi-tête de bétail par hectare.

Chacun sait, aujourd'hui, que la très-bonne culture obtient une tête de gros bétail par hectare. — La mauvaise tombe de un huitième à zéro.

Livrées à elles-mêmes, vos petites fermes auraient donc louvoyé vers la moyenne.

Vu les singularités de ces temps où fleurissent : des Opéras dorés de quarante millions; des officiers, non moins fleuris, de deux cent mille francs d'émoluments annuels; des financiers pouvant gagner — j'écris gagner — des dizaines de millions; des armées, — qui tuent, — dotées de huit cent millions; en face d'une

agriculture, — qui nourrit, — dotée de cinq millions.

Considérant, au milieu de notre prétendue démocratie, mille et mille autres éléments conjurés pour sa perte :

Nous estimons que l'état moyen de vos petites fermes exploitées en semi-liberté, méritaient la médaille de bronze.

D'un coup, vous voulez, vous, la médaille d'or.

Rien ne vous empêche de vous la décerner vous-même.

Mais, puisque vous provoquez notre avis, s'il vous plaît, comparons :

---

§ II — *Présent*

Dans votre grande ferme unique, vous avez : vingt chevaux, dix vaches, quatre cents moutons, total soixante-dix pièces de gros bétail.

Vos petits fermiers, que vous traitez si fièrement, vous dépassaient de plus de deux cents têtes.

C'est le début. — Vous grandirez. — L'avenir vous glorifiera.

J'admettrai ce que vous voudrez, l'impossible s'il vous convient, par exemple, même que vous arriverez au maximum, une tête de gros bétail par hectare : sur vos deux cents hectares, vous atteindrez alors deux cents têtes et vous serez encore inférieur.

Restant dans les limites du réel, la vérité est, grande propriété, que votre début date de cinq ans, que vous en êtes arrivé au point que j'indique et que, tandis que vos petits fermiers nourrissaient leurs bêtes avec leurs produits, vous achetez, à qui veut en vendre, des montagnes de foin, de paille, d'avoine pour votre bétail, et, Dieu me pardonne, de blé pour vos serviteurs.

De sorte que ces luxueux palais agricoles, loin d'être des foyers de production, par le fait, ne présentent à l'étude agronomique qu'un centre de consommation et d'absorption.

---

§ III — *Avenir*

Et je vous compare avec vous-même! avec vos petits tenanciers d'hier!

Que serait-ce donc si je vous mettais en regard de vos acheteurs de demain?

De ces cent familles de prolétaires travailleurs, — peu soucieux du bois de Boulogne, de son lac entouré de dentelles et de souillures, ignorant de son turf scandaleux où l'on gagne, à côté, cent trente mille francs pour la longueur d'un nez de cheval (1), — mais sérieux et appliqués à cultiver chacun six de vos hectares, et chacun nourrissant, sur ces cent petits domaines : — une bête de somme pour labourer et trotter en carriole, un porc pour ses repas, et trois vaches pour inonder de veaux, de beurre et de lait, tous les nécessiteux des environs, par eux ainsi élevés au bien-être.

Que venez-vous parler de vos bétails? C'est par ces aptitudes, ce travail des vrais intéressés

(1) Courses de juin 1869.

que le bétail de vos fermiers sera doublé, que le vôtre sera quadruplé.

Voilà cètte petite propriété fécondante que vous honnissez dans vos petits écrits, que vous écrasez de vos millions, mais qui, démocratisée c'est-à-dire, libre et instruite, vous désagrégera pièce à pièce et vous remplacera.

CHAPITRE IV

DU BLÉ

La grande propriété affirme produire :

« Cinq fois plus de bois, — vingt fois plus de bétail, — et aussi plus de blé... »

Ici, l'expression est moins emphatique mais non moins inexacte.

Par des chiffres, disons-le-lui.

§ Ier — *Le Blé par la Grande Propriété*

Vous cultivez deux cents hectares. — Que pouvez-vous ensemencer en blé ? — suivant les méthodes nouvelles d'assolement, le quart peut-être, — le cinquième si vous faites bien, — le sixième si vous faites mieux.

Je vais supposer le quart comme plus avantageux à votre assertion. — Et, malgré ce retour fréquent du blé, je vais vous accorder un produit de trente hectolitres par hectare. — Produit, comprenez-le bien, que vous n'atteindrez jamais en moyenne, quels que soient vos efforts et vos sacrifices.

Cinquante hectares, donc, par trente hectolitres : — quinze cents hectolitres. — Tel est le maximum possible de votre récolte en blé.

---

§ II — *Le Blé par le Fermage*

Vous dites : — « Plus qu'à aucune époque ses champs n'en ont donné. » — Vous vous trompez. Ecoutez :

Déduction faite des bois, prés, etc., nous avons admis 500 hectares cultivables.

L'assolement de vos anciens fermiers, que condamnent toutes les écoles modernes, la plus désavantageuse pour leur production, les condamnait à ensemencer le tiers en blé soit 166 hectares.

Aussi, au lieu de 30 hectolitres par hectare dont nous favorisons vos calculs, nous accablerons les leurs sous un chiffre moitié moindre, — 15 hectolitres, —

A vous le maximum, à eux le minimum.

Et, malgré ce partage, dont leur cause pourrait se plaindre, la multiplication de leurs deux chiffres donne pour produit à la culture de vos fermiers : 2,490 hectolitres, chiffre supérieur au vôtre de près de mille hectolitres.

---

§ III — *Prix de revient, pour le petit*

Mais il y a cette autre manière de compter : — Vos fermiers avaient leur famille.

Et, remarquons ceci, sagement, ne se chargeaient de la ferme que quand la famille était venue. — Quatre, cinq, six, huit enfants.

Ces patriarches ont les vraies vertus prolifiques. En eux réside la sève et la fécondité des nations.

Me parlerez-vous du citadin toujours gêné, forcé, par vos conventions guindées de ce que vous appelez le monde, à mesurer sa race à ses ressources étriquées?

Celui-ci, n'ayant point à doter, se soucie peu des théories de Malthus. Il laisse agir la nature. — Il reçoit avec joie ses enfants quand ils lui viennent. Dès qu'ils savent marcher, il les conduit le regarder agir. Et, voyant faire leur père, les enfants deviennent sobres, courageux, forts, dans peu le secondent, et, plus tard l'enrichissent.

Pendant que la mère, donnant le sein, soignait les mille détails intérieurs ; sous sa garde, les plus petits se formaient déjà à devenir de petits pastours, autour des haies des jardins;

les grandes filles conduisant les troupeaux; l'aîné faisait les charrois et s'exerçait à la seconde charrue. — Tandis que le père, tenant en main la première, — bras et tête, à la fois, pensait et agissait; — calculait, disposait, dirigeait, commandait; interrogeait sa terre, la préparait lui lançait la semence, avec ce geste d'empire qu'admira le poëte, et lui ordonnait, en effet, de par le droit du travail, de produire et de nourrir : — lui, les siens et vous tous qui ne produisez pas, — prétendus riches, oisifs, impuissants, — les clients de ce patron, — les pupilles de ce fort.

Et sa terre l'entendait.

A cet ami de tous les jours, qui la soignait de ses mains, qui pas une heure ne la quittait; désireuse de payer tant d'efforts, de fatigues, et de labeurs ; reconnaissante; sa terre lui accordait le blé pour un prix un peu moins élevé que son prix de vente.

1 franc 50 cent. le décalitre, quand il le ven-

dait 2 franc = 20 francs l'hectolitre, prix de vente ; — 15 francs prix de revient.

Et ce petit vivait.

---

§ IV — *Prix de revient, pour le grand*

Grand, quel prix payerez-vous votre blé ? — Voilà la question.

Pensez-y. — Lui, avait l'engrais ; —vous, l'achetez ; — il avait ses bras pour rien, — vous payez chèrement les vôtres ; — et, chèrement, vous obtenez ces services mercenaires, — quand il avait les sollicitudes éveillées du maître que rien ne remplace. — Lui, n'avait ni banque, ni primes, ni Champs-Élysées, ni Opéra ; mais son affaire, uniquement.

Hélas ! — Et il vivait ! — seulement.

Voilà l'agriculture. Il s'agit, là, de produire

Si, pour donner 100, votre exploitation exige 200, elle n'est pas un produit, elle est une dépense. — Elle ne donne pas, elle engouffre ; elle

ne dispense pas le bien-être, elle l'absorbe en égoïste.

Vous voulez du blé, vous en aurez.

Mais que coûte-t-il ?

Si son prix dépasse le chiffre rémunérateur, l'agriculture qui le produit ne mérite pas ce nom sérieux.

C'est de la fantaisie.

---

§ V — *Le Blé par la Petite Propriété*

Il y a encore une troisième manière de calculer, — celle de l'avenir, — celle de la petite propriété.

Celle-ci, en deux mots, résume les deux autres et les illumine.

Supposez donc, comme ci-dessus, vos 600 hectares aux mains de ces 100 prolétaires, armés de leur outil si intelligent dans leurs mains, — lourd pour vous, léger pour eux ; — et accordez-leur, de même que nous l'avons fait pour vous, le quart de leurs terres en blé.

Voilà 150 hectares qui ne produisent plus le minimum, comme sous les petites fumures des grandes pièces, mais au moins votre propre maximum :

150 hectares à 30 hectolitres, c'est-à-dire 4,500 hectolitres, au lieu de vos 1,500.

Et, non plus à un prix dérisoirement luxueux comme le vôtre, non plus au prix de revient, ni même au prix tout juste suffisant du fermier avec ses fermages et ses lourdes charges; — mais, produit direct d'un travail direct, sans autres frais que les déboursés, économique au premier degré, au plus haut point rémunérateur.

Voilà la fécondité, voilà l'abondance.

Le bien-être pour tous, — les produits riches et à bas prix.

Voilà le blé.

Non par vous, mais par votre contraire :

La petite propriété.

CHAPITRE V

DE L'EMPLOI DES TRAVAILLEURS

C'est, ici, le summum du système de la grande propriété : — donner le travail aux travailleurs.

Ce qui veut dire :

Détenir le métier ; — faire travailler dessus, à ses heures, à sa volonté ;

Posséder l'instrument de travail, — le prêter à celui qui convient ;

Etre propriétaire de la terre ; — la disposer à sa fantaisie et appeler à exécuter les travaux qui plaisent ceux des déshérités qui auront

assez de souplesse pour s'y livrer sans observations.

Vous, mes amis, vous diriez : Voici le plus creux des prétentions du seigneur.

Et c'est cela.

Entendez bien :

Posséder tout ; en jouir sans contrôle et selon son caprice ; octroyer le travail ; discerner les bons des mauvais, juger sans appel ; payer selon les capacités qu'on estime soi-même ; distribuer les satisfécits et les bons points ; distinguer selon les services ou les platitudes ; accorder, récompenser, faire tomber l'aumône de sa main, le bienfait de sa haute bonté ; planer libre, en un mot, mais seul libre et sans trouble, dominer ; et permettre cette unique échappée aux sentiments des humains inférieurs : — l'obéissance, la reconnaissance, le dévouement, l'approbation, l'applaudissement, l'enthousiasme, l'adoration, la prostration.

Appelons donc ce régime de ses noms : —

La servitude, l'esclavage, l'aplatissement.

Peu ou prou. toute grande propriété tend là. — Volontairement ou non, — c'est le courant ; impossible de remonter.

Le maître qui commande, les valets qui obéissent, les serfs qui subissent.

« A tout le voisinage, hommes, femmes, enfants, un emploi permanent et assuré de leurs bras. »

Telle est votre formule écrite.

Telle a été, de tout temps, la trompeuse amorce du grand au petit.

Telle est, aujourd'hui, la promesse, le leurre du million en quête d'une clientèle, d'un parti, d'un populaire pour faire queue derrière lui, le faire paraître plus gros par la réunion de toutes ces petitesses.

Voyons donc les conditions de ce travail et ce qu'en va penser la liberté, la dignité humaine.

le redressement du courbé, l'affranchissement de l'enchaîné, — la Démocratie.

Au cœur de la France, — au centre des transactions et des affaires; des routes, des marchés, des comptoirs; des productions et des trafics; dans ce foyer des lumières, des activités, des libertés de l'homme; sous le plus doux climat, sur le sol le plus complaisant à toutes les cultures, le plus disposé à répondre aux efforts et au travail, — vous possédez six cents hectares, à vous tout seul.

De ces six cents hectares, d'un trait, vous en effacez, du chapitre des cultures, les deux tiers, — semant le bois et les solitudes, détruisant les habitations, congédiant les fermiers.

Au centre du dernier tiers, vous bâtissez un palais rural, semez l'or à poignées pour atteindre la fertilité, appelez à vous le travailleur prolétaire, et lui dites : —

CHAPITRE VI

(Suite)

APOLOGUE — LE JOURNALIER

Jean, — tu es jeune, libre, plein de santé, robuste, fils d'un honnête homme dont j'ai démoli le domaine, — je veux t'attacher à moi, te procurer le travail par mon exploitation et t'assurer ce travail d'une manière permanente.

Outre mes domestiques que je gage et nourris chez moi, dans les conditions ordinaires des exploitations agricoles, j'occupe des journaliers qui se nourrissent à leur compte, à l'extérieur

et que je paie d'après les prix du pays, 1 fr. 50, 2 fr., 2 fr. 50 c. selon les saisons, en moyenne 2 francs par jour. — Tu en seras un.

Jean accepte. — Voyons sa condition.

Il touche 2 fr., couche et mange à l'auberge et dépense 1 fr. 50, — gain net : — 50 centimes, ou 3 francs pour les six jours de la semaine. — Le dimanche on chôme, mais on mange ; reste 1 fr. 50 c. — Le camarade, le tabac, quelques faiblesses prélèvent 50 centimes : pardonnons-le, c'est peu exigeant. Reste net 1 fr. par semaine, 52 fr. pour l'année.

De laquelle somme il faut encore retrancher : — pour blanchissage et raccommodage 20 fr. pour un pantalon, une blouse, une chemise, quelques paires de sabots 12 francs; total 32 fr. à retirer de 52 fr.

Arrêtons-là nos retranchements ; et complaisamment, accordons à ce grand *bienfaiteur* que son *obligé* ne sera pas une heure malade, qu'il ne chômera pas un jour, même aux quatre

bonnes fêtes réservées et que, l'hiver, il ne neigera ni ne gèlera pour lui.

Définitivement, portons ces 20 fr. par an à l'actif de son fonds de réserve.

Voilà un garçon heureux de sa situation. — Il y reste cinq ans, de vingt à vingt-cinq et se trouve à la tête d'une garde-robe assez modeste, — mais d'une somme, écus, de 100 fr.

Vous voyez que mes suppositions ne sont pas méchantes : — Je rends votre jeune travailleur bien aise et lui consens un long bail.

A la fin duquel, — la nature aidant, le printemps parle, et, vers le courant du mois de mai, un soir que la rose fille à Jacques tourne le gros buisson fleuri, — mon garçon voit des étincelles et finit de piocher à tort et à travers. Il abat les bourgeons sans les voir.

La nuit, il rêve.

Il rêve que 1 fr. 50 chez l'aubergiste est abominable; — que l'accorte fille à Jacques, pourrait faire la soupe de très-bon matin, placer

dans le bissac le fromage pour midi et, le soir, servir un morceau de salé vers le coucher du soleil. — après quoi... —

Après quoi, — restant chez soi, causant, un peu, — à deux, — on serait vraiment bien.

L'honnête Jean, quoique sentimental, n'est point un sot, et son calcul a de la profondeur. O dix millions, — écoutez-le :

— « J'ai mon coffre et mes hardes. — La fille à Jacques a un buffet et de belles nippes, — et si avenante ! — Père Jacques donnera bien un matelas ; dix, peut-être, douze aunes de toile. — avec mes cents francs, j'achète : une armoire, une table, trois chaises, le bois de lit et la paillasse, six assiettes et la marmite. — Est-ce plaisant !

« Voyons nos ressources : — Moi quarante sous, elle vingt sous, total 3 francs par jour. moins deux journées de la femme, réservées pour les provisions, raccommodages et soins divers du ménage . — Au total 16 francs par semaine.

« Comptons nos dépenses »

	fr.	c.
2 kil. de pain	»	60
250 grammes de viande..	»	30
Fromage, légumes, sel, beurre.	»	20
Boisson	»	15
Bois, entretien, loyer, impôts, imprévu. . .	»	25
Par jour.	1	50

ou 10 fr. 50 c. pour les sept jours de la semaine; car le septième on doit se reposer, mais on ne peut jeûner.

« 10 fr. 50 c., de 16 francs, reste 5 fr. 50 c. de bénéfice net par semaine — soit; pour les 52 semaines de l'année : — 286! —

« Mais c'est la fortune, çà — le bonheur! —

« Advienne les contre-temps, je les défie. — J'aurai 86 francs, 186 fr., s'il le faut, pour leur fermer la bouche et les assouvir. — Je brave la plus âpre infortune. Ses excès ne peuvent me laisser moins de 100 francs par an, — dans 10 ans, 1,000 fr. dans 20 ans, 2,000 fr.! — à 45 ans, j'aurai deux hectares de terre, moitié

plantés en vigne, le reste me nourrira presque et je vendrai dix pièces de vin. —

« Courons chez père Jacques et... entamons le bonheur. »

A 25 ans l'espérance rend éloquent. — Père Jacques résiste peu. — La fille, résignée, s'était sentie vaincue au seul aspect de l'ennemi. — Et le bonheur commença.

Oui, le bonheur. — Ah! lune renommée, tes douces faveurs, ici, ne se mesurent pas aux mètres de dentelles. —

Fleurie, tout le printemps, — mûrissante, à l'été, — à l'automne, infortunée, trop pleine de promesses.

L'homme des champs, cultivant la plante, s'inspire d'elle et n'estime que les mérites de la nature : — la fécondité.

Dès novembre, la fille à Jacques, joyeuse, apprend à Jean que, avant les atteintes du printemps suivant, elle grossira sa famille.

Jean rit, embrasse sa femme et fait son compte.

Le bilan est de six mois. — Il devrait donner à l'actif 143 francs : prodige de simplicité et d'ardeur juvénile, ce chiffre est dépassé.

« Femme, dit-il, repose-toi. C'est l'hiver, au reste ; voilà du pain sur la planche et ce que tu viens de m'annoncer est un des contre-temps dont j'avais fait la part. — Amie, envoie-moi une demi-douzaine de ces contre-temps. »

Souhaits souriants, souhaits faciles, souhaits téméraires.

Fin février, l'heureuse mère enrichit la contrée d'un gros gaillard de cultivateur qui crie déjà comme un vigneron au dessert. — Elle le nourrit trois mois.

Au premier juin, Jean rentre avec une fleur nouvelle, embrasse fort le poupon, mieux la mère, et dit :

— « Il y a un an !

« Où en sommes-nous ; comptons encore.

« Au bout de six mois nous avions 150 fr. d'économisés. . . .	150
— Nous avons payé — la sage-femme, le baptême, la petite layette, un berceau, un peu de vin pour toi.	40
Reste. .	110
— J'ai travaillé durant six mois, seul cette fois, et nous avons mangé deux, — C'est 1 fr. 50 de nourriture par jour, comme autrefois. — Mon blanchissage en moins, à la vérité, mais le fil, le savon pour nous deux, tes quelques hardes — même compte, en somme, que quand j'étais garçon. Total donc de mes écomies pour six mois.	10
Total général. . .	120

C'est moins beau.

L'année suivante, Jean apporte encore la fleur nouvelle, mais, un peu soucieux, il ose à peine compter.

Sa femme a travaillé vers l'automne, quelques demi-journées seulement. L'enfant d'un an absorbe son temps. Les vœux s'accomplissent d'ailleurs : elle est enceinte de nouveau.

Il a fallu renouveler certaine partie du trousseau, en créer une autre avec lequel on n'avait pas compté, à certaine heure de nécessité, grossir le budget de la nourriture. Deux fois le médecin a passé la petite porte avec des fioles pour l'enfant.

Tout compte fait, il reste. . . . . . 40 fr.

Deux ans après, Jean ne compte plus du tout, il n'a plus rien à compter.

Il a trois enfants. Les pauvres hardes de sa femme, — si avenantes, — sont en loques ; elle-même est amaigrie. La viande a dû être proscrite du ménage. Les enfants même, quelquefois, ont faim.

Jean souvent rêve.

Un jour Jean, dans la vigne, au lieu de travailler, rêvait. La châtelaine, d'un peu loin, se détache de son mari, approche doucement, lui touche l'épaule et dit :

« — Jean, nous vous aimons. — Mon mari vous a considéré comme l'un des plus laborieux, vous l'avez satisfait de tous points et je regrette de ne plus occuper votre femme qui, je le sais, est devenue une excellente mère de famille. — Qu'avez-vous donc, mon ami ? — Depuis six mois surtout le régisseur a signalé vos inexactitudes, vos absences, vos distractions au travail.—Monsieur n'a jamais voulu qu'on vous en parle. — Le voyez-vous, là-bas ? — C'est lui qui vous remarquait, debout, accoudé sur votre outil, oublieux de votre tâche. — Il vous regardait affligé, regrettant.—Et je suis venue.— Pensez à votre bonne jeunesse ; revenez au bien, mon ami. Monsieur vous estime; travaillez :

votre vie est ici, assurée par le travail. — »

Jean dit :

« — Madame, pardon — vous êtes la bonté même et vos reproches sont mérités. — J'ai lutté d'abord ; à force de courage j'essayais de chasser la peine : mais, en effet, je sens mon cœur manquer, mes bras faiblir, — je me décourage. » —

Une larme voila le regard et coupa la voix de ce travailleur abattu qui n'avait jamais su pleurer.

« — Mais qu'avez-vous ? mon ami, parlez. — Votre femme est-elle malade ? — Est-ce que vos enfants auraient besoin ? — Mais que ne parlez-vous ? — Un mot de vous..... »

Jean fit un signe attristé, baissa le front et dit :

« — Ma femme n'est pas malade, Madame, mais je travaille seul aujourd'hui pour cinq. — Je n'ai pu suffire, j'ai défailli. Vous me remontez, merci, je vais essayer encore. »

« — Jean, dit-elle, vous avez manqué de

confiance à l'avenir ne vous adressez qu'à moi ; je le veux. — Vous entendez, et travaillez en paix, — vous êtes un brave garçon. »

Avant le soir la châtelaine commença sa tournée de charité par la maison de Jean.

Par les mains de la caméristе, elle déposa un gros paquet de linge ; elle fit parler la pauvre mère, s'enquit de ses besoins, la gronda doucement, la conseilla pour l'avenir, pleura avec elle, — et lui mit deux napoléons dans la main.

Elle sortit, comblée de bénédictions, glorieuse, assurée d'avoir rempli un beau devoir.

A son retour, Jean fut reçu comme un noyé rappelé à la vie ; et, en lui montrant le linge et les pièces d'or, sa femme l'inonda de larmes reconnaissantes et enthousiastes.

Moins bruyamment expansif que sa femme ne l'avait supposé, Jean lui dit :

— « Femmes, vous êtes le cœur, nous sommes la tête. — Tout enfant, moi aussi j'ai vu mon

père dans le besoin : l'aumône était prochaine et ma mère l'y poussait. Mon père raidit ses bras, tourna le dos à l'aumône et, résolûment, s'avança vers le travail. — Il nous éleva, mourut honoré, et je le vénère.

« J'ai cet héritage à transmettre à nos pauvres enfants. — Femme, ne m'avilis pas. — Je veux que, eux aussi, mes enfants, en moi, vénèrent la mémoire de mon père. »

Les larmes gagnèrent cet honnête homme. — Il s'affaissa sur une chaise, auprès de son aîné qui, vaguement et comme d'instinct, sentant flotter là l'honneur de la famille, lui aussi, pleurait. — La femme entoura de ses bras son mari, prit sa main qui nourrissait tout ce monde et, la baisant, glissa à genoux, devant ce père de famille terrassé.

Lui, plus doucement, reprit :

— « Vous vous contentez de sentir, nous devons calculer. — Quand vous demeurez au centre de la tendresse il nous faut, nous, atteindre la dignité.

« Tu es bien mon amie, entends-moi : — Demain tu reporteras ces deux louis à Madame. — Avec tous les ménagements qu'elle mérite, dis lui : — Jean est pénétré de reconnaissance, mais son père a nourri ses enfants par son seul travail, il est fort, il a trente ans, — et il a juré de faire comme son père.

« Comprends-moi, femme, le métier que nous menons n'a pas d'issue.

« Dans cinq ou six ans, quand nos enfants pourront travailler, nous serons obligés de les envoyer chez le maître, garder les bêtes, gagner leur vie, à l'âge où, pour eux, j'avais espéré l'école. — Ils recommenceront notre vie d'abrutis.

« Nous sommes serfs, à la merci d'un homme, et ce servage est, forcément, la misère. — Nos maîtres sont excellents, mais, quoi qu'ils fassent, l'inégalité de nos conditions, de notre instruction, de nos fortunes les force à vivre dans une sphère élevée de cent coudées au-dessus de la nôtre. Leurs mœurs, leurs espérances, leurs in-

térêts sont opposés aux nôtres. — Malgré qu'ils en aient, nous ne les aurons jamais pour amis. — Ils sont nos maîtres. »

TROISIÈME PARTIE

PROPOSITIONS

CHAPITRE I

LES HOMMES LIBRES

Jean continua :

— « Quittons cette impasse.

« Nous avons deux modèles : — le premier, Pierre et son louage; le second, André et son achat.

§ Ier — *Le Louager*

« Pierre a loué, il y a six ans, un petit Louage, Locature, Bordage : — une chambre

pour lui, une étable pour ses vaches, une petite grange pour ses récoltes et cinq hectares autour. — Il a deux vaches et une grande ânesse qu'il accouple avec le petit multon du voisin pour labourer, alternativement, les terres de celui-ci et les siennes.

« Il a obtenu un long bail et planté la vigne. Il travaille pour lui, en liberté et avec cœur.

« Sa femme, au lieu de rester, comme toi, accablée sous le soin des enfants, isolée, sans travail, tout en soignant le ménage et les enfants, panse les vaches, nourrit deux cochons — un pour la maison, un pour le marchand — élève une petite basse-cour, vend le beurre et les œufs, quelques couvées de canards, instruit les enfants, à mesure qu'ils grandissent, à la seconder dans la garde des bêtes, dans les petits travaux du jardinage, et, dès que l'âge est venu, les envoie à l'école. Jamais une heure perdue. — Elle élève la famille et gagne presque autant que le mari.

Voici leur compte. »

ACTIF

— Un hectare de jardin et vigne.

Légumes pour la nourriture de la famille, — quelques pommes de terre, haricots, etc. à vendre. 20 »

— 70 ares de vigne donnant de 5 à 12 pièces de vin, j'en mets 6 à 40 fr., frais déduits. . . . . 240 »

— Un hectare en blé produisant 20 hectolitres.
10 hectolitres pour la famille ;
10 — pour la vente, à 20 fr. . . . . 200 »

— Un hectare d'avoine.

20 hectolitres, 18 à vendre à 7 fr . . . . 126 »

— Deux hectares en trèfle, pacage, quelques racines.

Un cochon acheté 30 fr. vendu 130. . . . . 100 »

Poules, œufs, beurre. . . . . 50 »

Veaux, profits sur les vaches. . . . . 60 »

L'hiver et vers la moisson, 30 journées de travail à l'extérieur . . . . 60 »

Total. . . . . 856 »

PASSIF :

Fermage, 5 hectares à 35 fr. . . .	175	250	556 »
Logement	75		
Impôts		15	
Engrais.		100	
Frais d'entretien de toutes sortes		191	

Il reste un gain net de. . . 300

« Au bout de dix ans, Pierre a 3,000 francs d'économies sans compter les intérêts.

« Il peut acheter sa locature 6,000 francs,

« Il redevra sur son prix d'achat 3,000. fr. — A ce point, il paie 150 fr. d'intérêts par an, ce qui diminue de 100 fr. son prix de location. — Son revenu, par ce fait, est porté à 400 fr. — Et il se libère de sa dette en 6 ou 7 ans. — A cette époque, la propriété soldée lui appartenant en entier, il fait un gain net annuel de 550 fr. — Ses enfants ont pu s'instruire et attendre en s'instruisant l'âge de gagner eux-mêmes.

« Voilà l'aisance par le travail libre.

---

§ II — *L'Acquéreur*

— « André était instruit. — Son père avait eu une tête forte qui sut sacrifier le présent à l'avenir. — Il laissa son fils sans argent, mais capable.

« André connaissait, avant nous, le guano et les effets des chaulages sur les argiles froides.

« Il avisa une petite locature en friche à peu près semblable à la précédente, même contenance et même avenir, mais bien plus arriéré quand il l'aborda et il dit à son propriétaire.

— « A grand'peine vous retirez 120 à 130 fr. de votre petit héritage. — Vous êtes chauffournier, vous me fournirez cinq pièces de chaux par an; je vous offre 200 fr. de fermage.

« Bien plus, vous me vendrez votre propriété aux conditions que voici : — Pendant 20 ans je vous payerai annuellement 200 fr. en plus de mon fermage, au total 400 fr. par an. — Au bout des 20 ans vous aurez ainsi touché 8,000 fr. plus les intérêts partiels de chaque fraction, c'est-à-dire trois fois ce que vaut votre propriété. — Acceptez ce marché avantageux pour vous, il fait aussi mes affaires.

« Le propriétaire accepta.

« André exploite depuis 10 ans, il atteint des chiffres supérieurs à ceux de Pierre, mais, en

admettant ces derniers, c'est-à-dire 300 fr. de gain net par an, voici le résultat : André, versant sur son bénéfice net 200 fr. pour son prix d'achat, il lui reste 100 fr., depuis 10 ans 1,000 fr., produisant dès maintenant 50 fr. d'intérêts ; dans 10 ans, sans parler des intérêts cumulés, il aura donc économisé 2,500 fr., et la propriété libérée lui appartiendra.

« A l'expiration des 20 années, prenant toujours pour base le résultat fourni par l'hypothèse précédente, la situation d'André sera celle-ci :

Revenu de la propriété libérée.	550 fr.
Intérêts, à 5 %, de son capital 2,500 fr. . . .	125 fr.
Total. . .	675 fr.

« Voilà l'aisance par le travail éclairé.

« Femme, j'ai fait fausse route à la suite du passé. Retournons-nous vers l'avenir. J'ai

trente ans, il en est temps encore. Quittons le collier de servitude et engageons-nous dans ce sentier du petit où on peut marcher seul, cette route progressive du peuple, que le camarade, à côté, appelle le travail dans la liberté, — la démocratie. »

CHAPITRE II

QUATRE SOUS

PAR JOUR PAR LA GRANDE PROPRIÉTÉ

Orgueilleux de vos conceptions, appréciez mieux où mène votre emploi des bras et ce que vous coûte le bois, le bétail, le blé.

Votre grande propriété valait 600,000 francs. Marchant comme vous faites, en moins de dix ans, vous y aurez englouti, au minimum, un million. Elle vaudra pour vous 1,600,000 francs.

Et, pour tous, que vaudra-t-elle ? — Estimons sa valeur sociale.

Récapitulons les évaluations de ses produits et calculons : au point de vue du grand proprié-

taire d'abord, de la société en second lieu.

Voici son revenu brut, très-gonflé, mais ne lui ménageons pas les complaisances.

Bois. — 400 hectares à 30 fr. (1) de revenu annuel pour chacun		12,000 »
Bétail (2). — Gain sur 500 moutons à 5 fr. l'un de bénéfice net.	2,500	
Gain sur les agneaux.	2,500	6,000 »
20 bœufs engraissés, 50 fr. de bénéfice sur chacun.	1,000	
Blé. — 1,500 hectolitres (3), moins 300 pour semences, consommation, déchets, etc. soit : 1,200 hectolitres à 20 fr. . . .		24,000 »
TOTAL. . .		42,000 »

Frais déduire :

Impôts.		1,200	
Charron.		1,000	
Maréchal.		1,000	
Gages des domestiques.		5,000	
— des régisseurs et surveillants . .		3,000	
Matériel à renouveler..		2,000	
Frais de moisson, 50 hect. de blé, à 15 fr. l'un. . .	750		29,000 »
— 50 hect. d'avoine à 12 fr. l'un	600	1,725	
Frais de fauchaison, 50 hect. de prés artificiels à 7 fr. 50.	375		
20 journaliers à 2 fr. durant 300 jours.		8,000	
Engrais, guano, etc		4,000	
Réparations, constructions, imprévu .		2,075	
Total du produit net			13,000

(1) Voir 2e partie, ch. II.
(2) V. 2e partie, ch III.
(3) V. 3e partie, ch. IV.

Je suis certain que, en regardant vos mémoires du serrurier, du menuisier, du peintre, du marchand d'engrais et le reste, vous riez sous cape de ma naïveté qui vous constitue un bénéfice net de 13,000 fr.

Obligeamment, maintenons-le.

A 5 0/0 vos 1,600,000 fr. doivent rapporter.................. 80,000

Ils rapportent............... 13,000

C'est du 81 centimes par 100 fr.

Vous ne vous enrichissez pas.

Enrichissez-vous la France?

Sur cette question, abstraction faite de vos dépenses, ne raisonnons plus que sur les produits bruts dont vous apportez la somme à la consommation commune.

Nous avons vu que la nourriture et l'entretien de chaque citoyen français étant calculés à raison de 60 centimes par jour, ce qui est, pour le moins, de moitié insuffisant, chaque

hectare de notre sol cultivable devrait produire environ. . . . . 200 fr.

Or, calculé sur le produit brut, chacun des vôtres donne. 70

Donc l'insuffisance de vos produits par hectare est de. . . . . 130 fr.

Votre produit de 70 fr. par hectare porterait la nourriture et l'entretien de chacun de nos 38 millions de Français à 20 centimes environ par jour.

Avouez qu'avec ces quatre sous ils feraient maigre chère.

CHAPITRE III

PARIA NOURRIT POTENTAT

Pour vous conserver le privilége, ô grand propriétaire, d'exploiter si dérisoirement la portion considérable de notre sol que vous détenez au seul profit de votre satisfaction et de votre influence, il faut :

Ou que nous nous contentions de ces quatre sous par jour ;

Ou, si c'est impossible, que nous disparaissions devant vous par voie d'émigration, par méthode quelconque de dépopulation ;

Ou que, travaillant plus et mieux, nous parvenions à produire en plus ce que vous produisez en moins.

C'est précisément le dernier terme de cette proposition que nous, petits, choisissons, en face de vous, grands, qui nous y condamnez.

La grande propriété, devant produire 200 et produisant 70; la petite propriété, au lieu de 200 seulement est obligée de produire 200, sa moyenne, plus 130 votre déficit, soit un produit, par elle, de 330, quand, par vous, de 70, c'est cinq fois davantage.

Et cela à peine de laisser mourir de faim quatre personnes sur cinq, ce que vous feriez grande propriété si nous ne les nourrissions nous, petite propriété.

Le petit propriétaire nourrit donc 5 hommes quand le grand n'en nourrit qu'un.

La grande propriété est donc obligée d'emprunter à la petite les quatre cinquièmes de ses propres moyens d'existence.

Ainsi, loin d'enrichir la société et de lui apporter des produits, la grande propriété, au contraire, emprunte à la société ses produits, les engouffre et l'appauvrit d'autant.

Dans une société, il paraît tout naturel d'estimer les hommes qui la composent d'après leur utilité sociale. — Nous servant, comme mesure, de la proportion que nous venons de dégager, nous pouvons dire que : — le petit est au grand comme cinq est à un. — Ne nous y trompons pas, c'est le petit qui vaut cinq et le grand un.

Le petit vaut donc cinq fois plus.

Par quel étrange renversement de toutes les règles de la raison le grand a-t-il donc cent fois plus d'espace, cent fois plus de bien-être, cent fois plus de pouvoir et cent fois plus d'honneurs? — C'est quatre fois moins qu'il doit avoir.

Vis-à-vis de chacun de nous, petits, il est en retour de 104. — Sur l'échelle sociale, nous sommes au 5e échelon; lui, grimpé au 104e : là haut, dans les nuages, et nous saluons, croyant

une étoile. — Imbéciles! il devrait être au 1er, au-dessous, regardant les semelles de nos sabots.

Par quel renversement des règles de la raison?

Eh! sans aucun renversement, mes amis. — J'ai lâché le mot — et ne saurais le rattraper : —

Parce que nous sommes des imbéciles.

Ce qui veut dire : — des ignorants.

Apprenons donc, — éclairons nous : instruisons-nous. — Nous démêlerons et verrons à clair ces anomalies, ces abus, — celui qui produit, paria, celui qui ne produit rien, potentat. —

Et, les comprenant, comme ces invraisemblables vérités sont iniques — et comme nous le pouvons faire étant l'immense majorité, nous les ferons cesser. —

Donc, l'instruction.

CHAPITRE V

DE L'IGNORANCE

Des subtils, des intéressés je crois bien, des matérialistes pour sûr, m'ont fait cette objection :

---

§ Ier — *Objection. — Panacée égalitaire*

« L'instruction ne vaut pas l'argent.

« Vous indiquez l'instruction comme une panacée égalitaire ; c'est une affirmation, rien de

plus. — L'argent seul achète la propriété, non l'instruction. — Allez, un peu, chez le notaire payer seulement les frais de vente avec une page d'histoire ou, même, la plus brillante opération mathématique, et vous verrez comme vous recevra le praticien. — Nous ne voyons que cette corrélation : — argent, propriété ; nullement cette autre : — instruction propriété.

« Exemple : — Je suis instruit, je n'ai pas un sou, mais je voudrais bien être propriétaire de cet arpent de pré que voilà. — J'ai beau le contempler et lui répéter : je suis instruit ; le propriétaire fauche son foin sans m'en donner une botte ; ma contemplation et mes désirs demeurent stériles. — Gardez votre instruction et donnez-moi cent francs, j'en achèterai aussitôt un carré.

« Il n'y a de logique que les communistes, qui prennent les cent francs dans la bourse du voisin et me les donnent. Voilà du positif : j'ai cent francs et je m'en sers. »

L'objection est très-nette, et celui qui me la

fait nie carrément l'influence de l'intelligence sur la matière.

Est-il besoin de répondre à cette grosse chose?

Oui, même à celle là.

§ II — *Il faut répondre*

Je m'étonnerai, premièrement, que le contra dicteur se serve de son raisonnement pour essayer de persuader : si l'esprit n'est bon à rien, il aurait pu le laisser de côté, et objecter seulement avec le poing.

En second lieu, je me permettrai un petit conseil : — Au lieu de rester, très-stérilement, en effet, en face de l'arpent de pré qu'il convoite, dans une sorte d'extase contemplative et désireuse, qu'il se remue un peu, qu'il travaille et se serve de son esprit pour travailler utilement, — il aura trouvé le chemin qui conduit à la propriété du pré.

Toute la réponse est là.

Vous qui niez l'efficacité de l'instruction, envisagez moins complaisamment, l'instruction fainéante, et prenez la peine de considérer à l'œuvre l'instruction secondant et guidant le courage.

Prenez deux courages égaux, l'un ignorant, l'autre instruit, et, sérieusement, dites-moi de quel côté vous voyez l'avantage.

Ainsi comprise, la question en arrive à cette formule qui se répond à elle-même, comme un axiôme : —

Deux qualités valent-elles mieux qu'une seule ?

Est-il préférable d'être laborieux et éclairé que d'être laborieux seulement ?

---

§ III — *Contradicteurs ! Ce que vous êtes*

Spécieux contradicteurs, à qui ferez-vous prendre le change sur vos louvoiements intéressés ?

Vous êtes les privilégiés et voudriez rester e s privilégiés à perpétuité.

Assis au balcon, vous prélassez votre béatitude repue sur les coussins, la rafraîchissant d'air pur et la divertissant par le spectacle animé de la tourbe laborieuse qui grouille, en bas, vers le ruisseau. Vous aimez, pour vous, le soleil qui vous éclaire et vous réchauffe, mais vous appréciez qu'il serait utile que cette tourbe ne vît pas aussi clair que vous. Dans l'ombre, ses efforts, son travail, son commerce vous apportent les éléments de puissance qu'elle produit péniblement, que vous n'avez plus qu'à saisir et avaler ; et votre perspicacité étend, sur elle, de votre balcon, un auvent qui l'empêche de bien voir : — c'est l'abat-jour de l'obscurantisme.

Bien joué, mon seigneur, car si, se doutant de vos tours, ce peuple montait, il n'aurait qu'une chiquenaude à vous donner pour, de là-haut, faire tomber votre obésité flasque et impuissante, dans le ruisseau, à son tour, — où elle

se trouverait, à coup sûr, bien empêchée pour grouiller, un peu, elle aussi, et se faire vivre.

Vos devanciers, nos seigneurs des gros châteaux forts, dont vous avez fait coquettement moderniser les tourelles, tenaient absolument les mêmes raisonnements autrefois, et contre vous-mêmes, car, en ce temps, comme nous, vraiment, vous étiez vilains.

L'ordre de choses qu'ils dominaient, assuraient-ils, devait être immuable. Comment comprendre ce château sans seigneur, cètte terre sans manants ? Faire descendre l'un, monter les autres ; éclairer ces épais ! — leur montrer qu'ils existent, que le gâteau est là, — quoi ! le mien ! — et que les bouchées en sont bonnes. — Mais le monde n'existerait plus. — Il y aurait cataclysme.

Ce cataclysme s'est produit et le monde existe encore. — Cataclysme à votre profit, mon gros monsieur, puisque votre rotondité s'est

substituée à l'ancienne, laissant les petits camarades à l'arrière.

En trois mots voici votre histoire :

Votre grand-père, était manant, comme nous, asservi, comme nous et, comme nous, las de l'être. Hardiment, il a renversé l'idole et conquis l'instrument de travail qu'elle cachait.

Votre père, dégagé de l'obstacle qui avait obstrué sa part de soleil, a vu clair, s'est instruit, et dès lors, sachant manier l'outil, s'en est servi. C'est ainsi qu'il a gagné votre lot, vous montrant, monsieur, que l'instruction vaut l'argent pour acquérir, quelle sait gagner la propriété.

Vous, monsieur, vous avez eu la peine de vous asseoir dessus et d'y prendre du ventre; et, comme vous trouvez le siége doux, — vous reniez l'instruction et le travail de votre père, vous reniez l'énergie et l'origine de votre aïeul, et vous cherchez à vous persuader que vous descendez directement des Croisades.

Comme l'antique dont vous occupez le fauteuil.

Mais, monsieur, celui-là même dont vous tenez le trône, aux croisades l'avait gagné, par les armes, ce qui était le travail et l'instruction du temps.

Ce que nous demandons, aujourd'hui, c'est ce que votre père, avec les nôtres, avait demandé et obtenu jadis : — notre part au soleil ; — la faculté de faire notre place par l'instruction et le travail.

Ce droit,

Ils l'avaient gagné, pour tous ;

Vous l'avez escamoté, pour vous tout seul.

Vous avez cette place — gardez-là. Pas de tapage ni de renversements. — Votre culbute sera douce. —Nous ne vous demandons qu'une chose.

Rentrer votre abat-jour.

Voyons-y clair et c'est assez.

Voici comment nous calculons.

---

§ IV — *Réponse*

L'homme courageux vaut mieux que le fainéant.

Si vous étiez fainéants seulement et nous courageux seulement, vous auriez promptement le dessous, — vous lâcheriez vite les parts des tout petits et vos grands airs dominateurs.

Mais vous êtes éclairés, et, comme nous ne le sommes pas, vous gardez vos avantages.

Éclairons-nous donc, — la conclusion est forcée : — nous serons éclairés et courageux, vous ne serez qu'éclairés. — Vous serez battus.

Que si, vous aussi ou vos fils, étant éclairés, voulez devenir courageux ; parfaitement, nous combattrons à armes égales ; ou mieux, rejetant ces idées d'antagonisme, nous travaillerons sur le même métier, ne disputant la prime que par le mérite de l'ouvrage,

Mais si, demeurant instruits, vous refusez d'agir, évidemment, nous qui agirons et, de plus, serons instruits comme vous, nous l'emporterons.

Rien n'est plus clair.

---

§ V — *Exemples*

J'imagine le prolétaire placé en face de la propriété.

J'essaie les combinaisons.

Ier Cas. — Le prolétaire travaille pour gagner sa vie sur la propriété du riche voisin ; lequel, ayant sa vie toute gagnée, regarde faire.

Celui-ci a tout, le premier n'a rien.

En sera-t-il ainsi à perpétuité ? — Selon.

Dans ce premier exemple, l'un a pour lui le travail, l'autre la fortune acquise. Ne donnons à l'un ni à l'autre aucun autre mérite, supposons-les ignorants également tous les deux.

Aucun ne s'ingéniant à changer la situation, elle se perpétue. —

Ceci est l'histoire.

2e Cas. — Voici le présent :

Donnons au propriétaire un mérite de plus, — l'instruction. — Le voilà donc, à la fois, riche et instruit.

Le prolétaire, au contraire, n'est que travailleur.

Le travail, sans appui, sera, dans ce second cas, bien plus complétement encore, dominé par la richesse et l'instruction réunies.

3e Cas. — Voyons l'avenir :

Je suppose que mon rêve soit réalisé.

Comme en Amérique, tout en faisant travailler le prolétaire, nous l'instruisons.

Je veux parler d'une instruction vraie. — Non par l'écriture, le cathéchisme, les cantiques et es frères ignorantins, — je parle sérieusement.

—Une morale forte tirée des faits, de l'homme; les notions économiques, agricoles, industrielles, usuelles, pratiques. — Non l'école de l'enfant de chœur, l'école du citoyen.

Voilà son intelligence développée. — Il sait. — Il sait cultiver sa terre, il connaît les propriétés des engrais, il apprécie les lois de l'épargne, les moyens de l'obtenir du travail, les modes de placements, de fructification. — Le voilà de pair avec le riche. — Moins la richesse bien entendu, moins la propriété petite ou grosse; mais il a le travail, ce qui égalise les forces, — et il a de plus un stimulant que le riche ne connaît pas : — le besoin. — Par le besoin, un courage que l'autre, occupé de jouir et de conserver seulement, n'aura jamais, et, par le courage, la supériorité.

Voyons-le agir :

Il a vingt-cinq ans. Il n'a pas hâté son mariage, à vingt ans, comme ses devanciers, s'écrasant, dès le seuil, sous les besoins d'une famille que lui seul soutient, et qui l'engage,

prématurément et fatalement, dans une vie de misère ou on ne peut plus rétrograder.

Il s'est placé vigneron, terrassier, bûcheron, laboureur ; au mois, à l'année.

Depuis l'âge de vingt ans, il a gagné 250 fr. par an chez les propriétaires ou chefs d'ateliers qui de plus l'ont nourri.

Qu'a-t-il fait de ces 250 fr. ? — De sottes dépenses, en habits inutiles, d'un luxe relatif, au cabaret le dimanche? — Du tout. Il sait calculer et l'instruction a élevé le niveau de sa moralité comme de son intelligence. — Au lieu de folles dilapidations de temps, — l'étude; au lieu de salles à boire, — les causeries instructives, la bibliothèque communale. — Il a dépensé :

Blanchissage	20	»
2 chemises	8	»
2 blouses 2, pantalons	10	»
Un gilet chaud.	5	»
Sabots, etc., menues dépenses.	7	»
Total par année. . .	50	»

Il a économisé 200 francs par an, les a su

placer et, à vingt-cinq ans, se trouve à la tête d'un petit pécule de 1,030 francs.

Il a l'expérience de cinq années d'un travail réfléchi, il connaît son métier, s'est fait considérer comme rangé et laborieux, — il atteint dès lors les hauts prix et gagne 350 francs.

Aucun agriculteur n'en doute, un garçon de ce mérite serait, aujourd'hui, recherché à des prix exceptionnels, — mais, dans mon hypothèse, les mérites que j'énonce seraient l'état normal.

Son gage augmente, non ses besoins. Il met de côté annuellement 300 francs qu'il place à intérêts comme les premiers.

Une année, il a trouvé, avec association d'un camarade, une tâche avantageuse qui lui a fait gagner 500 fr. — Remarquez que je ne lui accorde qu'une seule de ces bonnes fortunes en dix ans, et même, par compensation, je veux que la maladie, une charge imprévue lui en enlève le bénéfice. — Je le fais donc arriver à trente ans avec ses seules économies normales.

A ce point, il se retourne comme pour voir en arrière le chemin parcouru et calcule. — Calculons avec lui.

Les 1,030 fr. de ses vingt-cinq ans en admettant qu'il n'ait pu leur trouver un emploi plus avantageux, forment, aujourd'hui, avec les intérêts composés, une somme de	1,315 fr. 66.
Les 300 fr. par an de ces cinq dernières années lui donnent avec les intérêts composés des quatres premières.	1,657. 69.
Total.	2,973. 35.

Ainsi, à trente ans, il a acquis l'expérience, les capacités, la sobriété, la force, l'habitude du travail, un courage qui double le succès et l'espérance. — Et un sac gonflé de près de 3,000 francs.

Pas un homme sérieux des champs qui s'y

trompe : — Un avenir assuré appartient à ce gaillard.

Je vais plus loin.

Parmi ces messieurs des villes — qui, fascinés par les *quinze mille à prime dont deux sous pour demain* du courtier de la coulisse, rient goguegnardement en nous voyant échiner, dix ans, pour 3,000 francs. — Combien d'entre eux, à trente ans, en ont économisé autant?

Clercs, commis, employés, peuplade blêmie d'études ou de bureaux; paperassiers en redingotes râpées dont vous noircissez les fils avec l'encre de l'administration; hautains au restaurant, cireurs de vos propres bottes; pauvres serfs de l'écritoire, sans espoir d'affranchissement, que j'ai vu faire et que je plains, sur cent de vous on n'en compterait pas vingt qui aient pu gagner cette somme. — A trente ans, souvent, vous avez les désillusions en plus, l'espérance en moins; et, dans tous les cas, vous êtes devenus absolument hors d'état d'en-

visager sans effroi seulement le sommaire des travaux de production que ce prolétaire va tout au long exécuter.

Lui, ce travailleur des champs, à cet âge, sûr de lui, va former sa famille.

Avec ses trois mille francs et ses connaissances acquises, il est capable d'entrer dans la petite propriété par toutes les issues.

Par le petit bordage de Pierre qu'il achète et paie comme lui, en moins de six ou sept ans.

Par l'acquisition conditionnelle d'André qu'il solde à plus courte échéance, commençant avec des fonds que l'autre ne posssédait pas.

Par l'association avec un petit possesseur de terrain, moins avisé et plus gèné.

Par l'association avec le grand propriétaire lui-même, enchanté de tirer d'un lopin, remué par ce travailleur, quatre, cinq fois autant que ce lopin ne lui a jamais produit, et de le détacher après un temps déterminé, en échange

d'une somme trois ou quatre fois plus forte que celle qu'il représentait en ses mains.

Par l'achat direct de quatre, cinq, six hectares de terrain selon qualités, sur lesquels il créera les cultures diverses que nous avons énumérées et qui fournira : — pour lui, un travail assuré et lucratif, — pour sa femme, une occupation utile et à portée de son intérieur, — et pour ses enfants, le temps de l'instruction, les exemples pratiques, un champ d'essais et une base sûre pour édifier leur bien-être à venir.

Voilà comment l'instruction, unie au travail, affranchit le prolétaire et le conduit à l'aisance par la petite propriété.

---

§ VI. — *Obstacle. — L'Armée*

Remarquez que, si je base mes calculs sur le développement de l'intelligence par l'instruc-

tion, j'écarte, avec le même soin, un obstacle qui, le plus souvent, les ferait avorter dès le principe, je veux dire la guerre.

Outre que la guerre absorbe, en pure perte, le plus puissant élément d'instruction, le nerf de l'instruction comme de toutes les institutions qui ressortissent de notre organisation sociale, — l'argent ; — de plus si la guerre vient prendre le prolétaire instruit au moment où il va utiliser ce qu'il a appris ; si on le force à passer dans les aventures d'expédition ou dans l'oisiveté démoralisatrice des corps de garde, les années de jeunesse, de santé, d'espérance, pendant lesquelles il ne devrait être occupé qu'à poser les premières assises de son établissement, — il est certain qu'on inutilisera, en agisant ainsi, le capital résultant de l'instruction acquise.

Autant vaudrait demeurer avec le système actuel : — l'ignorance et l'armée. — Deux maux conséquents, qui s'appellent, qui se plaisent, faits pour se suivre et vivre côte à côte.

Ne voyez-vous pas que c'est, précisément, ce *statu quo*, — la continuité de cet état de choses, — que veulent perpétuer les auteurs de l'objection.

Ces auteurs ne sont autres que le million et ceux qui, comme la queue de cette comète, s'allongent derrière, et, par son frottement se croyant dorés, s'imaginent participer à son éclat.

Le million a besoin de l'*armée*, sa force obéissante, aveugle, comme elle a besoin de l'*ignorance* qui maintient les masses sous sa domination.

En défendant ces deux engins, le million défend sa vie.

Petits, en les combattant, défendons notre vie.

CHAPITRE V

CAPITULATION DU MILLION

La guerre que la démocratie doit déclarer au million est précise dans son but : — Le détruire, le réduire aux porportions démocratiques, le disséminer au profit de tous.

Scandale, — rassemblé sur un seul point ; répandu sur beaucoup, — bienfait.

Souffrez que je vous montre le monceau de

fumier de ma cour de ferme : — amas plein de promesses et qui m'enchante, parce que je sais ce qu'on en peut tirer ; mais, vraiment, peu propre, et, entassé, là, sur la pierre, inutile en son amoncellement. — Voyez échoir la saison : — je le divise, le disperse, l'étale ; à tous un peu. C'est la fécondité que j'ai répandue. — Voilà le million.

Mais guerre exemplairement douce en ses moyens pas un cheveu arraché de votre tête, million, pas une paille arrachée à vos parfums.

Dans votre massive obésité, je vous compare à la belle Provençale, la femme aux quatre cents kilos pesant. Elle s'asseyait sur quatre chaises rangées de front, elle mangeait la part de dix et ses boursouflures sentaient le vieux oing, avant l'heure de la décomposition, laquelle, hélas! ne peut se faire attendre.

C'est un monstre. — Et vous !

Que les niais paient deux sous pour aller voir, en la barraque, cette infirmité, je le veux bien ; mais, pour Dieu ! que la science trouve un moyen d'empêcher ces pauvres belles provençales d'enfler de la sorte, de s'inutiliser pour tous, de manger comme dix et d'offenser l'odorat.

Et vous, million? — Assis sur quatre places et mangeant dix parts. — Comme elle est le monstre physique, — vous êtes le monstre économique.

— Un honnête coureur de mondes me disait, à ce sujet : — « En tous pays, j'ai vu les professions vraies nourrir ceux qui les exercent, assez péniblement. Elles donnent l'aisance aux plus habiles, et c'est beaucoup. Je n'en ai rencontré aucune qui, honnêtement, pût faire gagner la brochette de millions. — Les professions qui dirigent leurs industriels vers ces engraissements sont occultes, ina-

vouées ; dans les Calabres on en pourchasse quelques-unes avec des gendarmes. »

Ces derniers sont, jusqu'à ce jour, les seuls médecins qu'on ait su trouver pour soigner cette hydropisie, cette enflure malsaine que les sciences économiques et les démocraties réprouvent à l'unisson et appellent le million.

Particulièrement, pour les cas agricoles de ce mal chronique, j'ai proposé une autre médecine : — l'Instruction (1).

Dans ce pays d'égalité, de quelque côté que je me retourne, je vois : — inégalité des fortunes, inégalité des conditions, inégalité d'instruction, et j'entends les fortunés, les honorés, et les instruits crier, comme en chœur : —

— Nous voulons l'instruction pour tous.

Je ne veux pas voir que votre chœur est forcé et que vous cédez à la pression de l'époque. Souffrez que je vous prenne au sérieux

(1) *Nos Campagnes*, ch. VIII.

et que, sérieusement, je demande l'instruction pour nous tous.

Avec cette égalité mère nous en aurons assez, et, sans choc ni cahots, la richesse et les honneurs perdront leur nom, les conditions se nivelleront, les fortunes, dispersées, auront créé le bien-être, et les priviléges, abattus dans la poudre, féconderont les mérites, seules bases légitimes des distinctions.

Ainsi je consentirais volontiers que notre guerre aux abus et aux priviléges fut réduite à ce seul engin : — l'instruction. — J'ai confiance ; poussée avec cette arme elle serait suffisamment efficace.

---

§ Ier — *Avis*

Mes goûts sont si peu sauvages que, au fort du combat, je veux vous donner, ô million, une recette pour vous tirer d'affaire.

Vieux débris doré de l'ancienne idole, — vous

êtes placé à l'entrée d'une société nouvelle et recevez encore, avec les adorations des sots, les coups de chapeau d'usage qu'envoient indifféremment tous ceux qui entrent dans le temple; ne vous trompez pas sur leur signification. — Cette société se constitue démocratiquement. Le jour où elle saura ses droits, quand la lumière sera faite dans ce temple démocratique où chacun aura sa place à l'aise et la voudra propre, — elle le nettoiera, l'araignera, le balaiera et jettera au tas tous les encombrements récents ou antiques. — Ce jour-là justice vous sera faite : vous rejoindrez, à la décharge, les parasites écrasés et les vieux tessons.

Vos jours sont comptés. Plus vous vous serez obstiné sur les hauteurs, plus vous tomberez de haut. Plus vous vous raidirez, plus vous serez cassé à vif, comme un ressort tendu.

— Ce que vous avez à faire ? —

Votre attitude est périllesue. Vous barrez la route au courant, que voulez-vous ? — Eh! suivez-le, — ou, s'il vous répugne tant, dissi-

mulez-vous, détournez-vous, ouvrez, capitulez.

Exemple :

Voilà votre grande propriété avec laquelle vous essayez de battre de la fausse monnaie philanthropique. Eh bien, mettez moins d'alliage et battez-la moins fausse.

Vous l'avez reconnu : vous ne parvenez pas à nous abuser. Votre système, fardé d'humanitarisme, est égoïste uniquement. Vous pensez à vous, à vos plaisirs, à votre influence, à la continuité de vos priviléges, au rôle que vous désirez jouer, et vous essayez de draper ce rôle en la tournure qui vous paraît le plus profitable à vos visées.

Moins de larges volutes, — qu'on voie le soutien ; moins de broderies, — l'étoffe ; moins de mots, — des choses.

Votre système de grande culture est jugé et condamné.

C'est la faim.

Pourquoi ne pas essayer de la petite qui nous rassasie.

Comment?

Mais nous en avons vu des essais — imitez Pierre, imitez André (1)

Prenons une hypothèse.

---

§ II — *Ouverture*

Vous divisez, vos 600 hectares en cent lots et, pour chacun, une petite maison que vous y élevez économiquement avec les débirs de vos gigantesques et ruineuses constructions.

Comptons.

— Je vous ai constitué, avec une bonne volonté toute gracieuse, un revenu net de 13,000 fr. — Ce qui est moins fabuleux c'est que la combinaison que voici va vous économiser le million que vous êtes en chemin de dépenser : —

(1) Ci dessus, 3e partie, ch. Ier.

Soit cinquante bons mille francs de revenu annuel qu'elle vous met dans la main.

Premièrement donc : — excellente affaire.

— N'en parlons pas et capitalisons uniquement d'après 13,000 francs de revenus à 5 %, non pas à 6, à 7, etc., taux de vos banques, je vous réduirais trop.— A 5 pour cent, c'est une somme de 260,000 francs que vous avez accrochée là.

Je vous en offre plus du double.

Autre excellente affaire.

— Je sais bien que cette goutte d'or, dans votre océan, n'est rien ; qu'elle n'a de valeur, pour vous, qu'en raison de la pose agréable qu'elle vous fait prendre.

Je vais doubler, quintupler les avantages de la pose. — Vous l'aviez composée agaçante, je veux vous la rendre majestueuse.

Magnifique affaire !

Acceptez donc, et écoutez !

---

§ III — *Contrat*

Dans vos 100 petites maisons, vous appelez 100 familles de prolétaires et leur dites :

« Voici 6 hectares de terre, deux vaches, un âne, une petite charrue et la herse. La maison est proprette, je vous y installe. Cultivez la terre en liberté. — Et, dans les cas embarrassants, venez me voir, je serai là, dans le centre, au château ; j'ai appris beaucoup de choses, je vous conseillerai.

« Voici mes conditions : — Je veux que vous ne me deviez rien ; mais que, par votre travail, vous parveniez à gagner la petite propriété que je vous confie. — Vous me paierez un fermage annuel de 250 francs.

« Sur ces 250 francs j'en prendrai 150 pour moi, ce qui, par vos 100 lots, me constituera un revenu de 15,000 francs pour ma terre. — Les 100 autres francs, comme une sorte de fonds d'amortissement, seront mis en réserve à votre profit, dans les termes que je vais expliquer.

« Je divise le prix de chacune de vos petites

parts de 6 hectares en 120 actions de 50 francs chacune — soit 600,000 francs, chiffre représentatif du capital de ma propriété, et 6,000 fr. pour le capital de chacune de vos parcelles.

« A chaque échéance semestrielle, sur vos 125 fr. de fermage, je prends 50 fr. qui vous achètent une action — de sorte que, au bout des premiers six mois, vous êtes propriétaire d'un cent vingtième de votre propriété ; suivant ce système, à la fin de l'année vous aurez deux actions ou deux cent vingtièmes; au bout de deux ans vous aurez quatre actions, et ainsi de suite.

« Chaque somme de 50 fr. que vous me payez, ainsi, contre une action ou part de propriété, je l'emploie moi-même à ma banque et vous en sert l'intérêt à 5 0/0. — De telle sorte que dès la fin de la première année, votre première action vous a rapporté 1 fr. 25.

« Ces intérêts se capitaliseront tous les ans et, comme exemple, dès la fin de la 3e année, vous aurez 6 actions et un compte ainsi établi :

Première année	1re action	Fin du 1er semestre	fr. c. 50 »	Intérêt de fin d'année. . .	fr. c. 1 25		
	2e action	Fin d'année.	50 »	. . . .		Total de la 1re année. . .	fr. c. 101 25
Deuxième année	3e action	Fin du 3e semestre. .	50 »	Intérêts de fin d'année . .	1 25		
	4e action	Fin d'année. . . .	50 »	. . . .			
				Intérêt du capital de la 1re année.	5.06,25	Total de la 2e année . .	106.81,25
						Total fin 2e année. . . .	207.56,25
Troisième année	5e action	Fin du 5e semestre .	50 »	Intérêts de fin d'année . .	1 25		
	6e action	Fin d'année	50 »				
				Intérêts du capital de la 2e année.	10.37,81	Total de la 3e année . . .	111.62,81
						Total fin 3e année . . .	319.19,06

« Continuant. — Au bout de la 5e année vous aurez une réserve de 559 fr. 47 c.; c'est-à-dire 11 actions dont une gagnée par les intérêts de votre réserve.

» Après 7 ans, ces intérêts vous auront gagné 2 actions en plus, après 8 ans 3 en plus.

» Après 10 ans, vous aurez 1,273 fr. 46 c. ou 25 actions et un reste, et vos seuls intérêts vous en gagneront une par an en plus des deux qu'achette toujours annuelle t votre fermage.

» Après 20 ans, vous aurez à votre réserve 3,347 fr. 99 c. et vous gagnerez 5 actions par an vous acheminant, ainsi, d'autant plus vite vers la pleine libération que vous approchez plus le but.

» Enfin à l'expiration de la 29e année cette combinaison vous donnera 6,308 fr. 70 c,

» Par le payement de votre seul fermage, vous aurez gagné les 120 actions constituant la totalité du capital de votre petite ferme plus un reste de 308 fr. 70 c.; — vous en serez défini-

tivement propriétaire, n'aurez plus aucun fermage à payer et là pourrez vendre, échanger, partager comme il vous plaira.

» Vous pourrez même acquérir les 120 actions avant la 29ᵉ année et vous en profiterez sûrement; — car toutes les fois qu'il vous conviendra de placer le produit de vos bénéfices à 5 % vous aurez la faculté de les verser à la caisse sociale et vous obtiendrez autant d'actions produisant intérêts que vous verserez de fois 50 fr.

» Si vous êtes courageux, vous aurez soldé avant 15 ans. Les trois quarts d'entre vous solderont avant la 20ᵉ année. Et les moins heureux seuls seront, forcément, propriétaires, entièrement libérés, par le jeu de ma combinaison à la 29ᵉ année. »

---

§ IV — *Perspective*

Monsieur le grand propriétaire, essayez un peu de l'application de cette théorie, ou quelqu'autre visant les mêmes fins. Et vous aurez fait vraiment quelque chose de bon et d'utile.

Vous aurez élevé à la petite propriété, c'est-à-dire au bien-être et à la moralisation, cent familles, mille avec leur suite, 10,000 par l'exemple. Et, au lieu que votre grande propriété ne fera, sérieusement jamais ses frais, par cette restitution que vous en aurez consentie aux ouvriers qui la savent travailler, vous aurez obtenu d'elle la plus haute somme de produits qu'on en peut espérer dans l'état de nos connaissances.

Vous absorbez les produits sociaux, vous mangez sans compensation.

Vous êtes une dépense.

Par ce système, vous fournirez, au contraire, à la société, un excédant de produit qui l'enrichira, —

Vous serez une recette.

Entre votre présent et cet avenir, il y aura l'abîme qui sépare le Passif de l'Actif.

Voilà pour tous.

Mais pour vous-mêmes?

Ah! cher seigneur, vous voulez l'influence, l'escabeau pour monter, les honneurs, les génuflexions, l'auréole. — Votre or est un puissant levier, je le reconnais : — la corruption le plus souvent réussit.

Mais si, dans votre voie, vous avez l'espérance, — dans celle que je vous indique, vous avez la certitude.

Comprenez-vous? — Je vous donne une clientèle tout à votre dévotion — et, sur votre passage, non des arcs de triomphe dérisoires élevés par vos agents et payés par vous, mais de vrais cantiques, à dix lieues à la ronde.

Conseiller général, député, maire, tout ce que vous voulez, — à souhaits — autant et quand

vous voudrez : comblé et tout ensemble. Oui, à la fois maire du village et pere de toute cette population au milieu de laquelle il vous sera loisible de renouveler les enchantements du royaume d'Yvetot.

Faites cela, Monseigneur, et vous qui, si âprement, dans vos petits écrits, hier, me maudissiez, — me bénirez demain.

Il faudra le noter ce jour, où vous ferez chanter pour moi, une messe d'actions de grâces à la chapelle de votre château, — sera-ce assez drôle, — par votre chapelain révérend.

Merci bien de votre révérence.

Pour m'en sauver, je vais vous dire la vérité crue de la fin : — l'impardonnable.

CHAPITRE VI

SA DÉFAITE

Nous ne voulons de vous à aucun prix, même avec le bienfait.

Ce que vous venez de lire dans les pages qui précèdent est vrai comme la vérité — vrai à faire peur.

Comprend-on, en effet, ce que deviendrait *Le Million* si, au lieu de rester au bord de notre société démocratique, la dominant encore de sa hauteur, mais tremblant, toujours prêt à la fuite, il faisait au contraire, volte-face, présen-

tant non le dos, la poitrine, et si, adoptant nos voies, il s'avançait au cœur. Ce colosse serait chef; et, avec sa puissance d'appétits, à sa volonté nous mangerait.

Il est despote, donc d'incomptabilité absolue.

Despotisme ou démocratie, — l'un ou l'autre, mais jamais le mélange. L'un chasse l'autre.

---

§ Ier — *Trop inhabile*

Ne redoutons pas de lui cette politique. *Le Million* ne se fera pas démocrate, ce serait trop d'habileté.

Non, bouffi d'orgueil, il se tient à hauteur de palanquin, hors du regard. Ou, quand il veut descendre, inhabile à marcher, il tombe ; on le voit à plat ventre, souillé, à niveau de reptile : il fait rire et répugne.

Il ne saurait se tenír à taille d'homme, droit et digne.

S'il était homme simplement, il n'aurait pas

cent, mille parts d'homme à lui tout seul ; de quel droit?

Simplement homme, de quel droit viendrait-il faire le lot des autres, hommes comme lui, ses égaux !

On m'a fait visiter un château dans lequel il y avait vingt cuisines, celles des entrées, des rôtis, des desserts, des pâtisseries, des aides, des chefs ou dignitaires, etc., cent cinquante cuisiniers : — le tout pour nourrir un seul homme.

Et ses besoins ? — Allon donc : — et ses plaisirs.

Un homme, non pas : — un demi-dieu. Celui-là n'a que cette raison d'existence. Qu'il tombe, un jour, au rang des hommes, vous le verrez sécher comme requin hors de l'eau.

Les demi-dieux furent des *Grecs*, — ils ne seront jamais citoyens français de l'époque. — Trop bas ou trop haut, comme vous voudrez — non à notre taille.

---

§ II — *Sa Prisée*

Million, envisagez bien votre situation exacte et comme il nous est facile de nous passer de vous, de nous moquer de vous.

Je vous suppose ici, au château, trônant sur vos tapis haute-laine, respirant nos adorations et accaparant la moitié de la commune. Cette moitié, comme un des plateaux d'une balance; nous tenons l'autre, foulés, serrant les coudes.

Maréchaux, charrons, cordonniers, commerçants, bourgeois, vignerons, laboureurs, nous tous petits, massés l'un sur l'autre, de ce côté; nous avons nos hardes à peine: — de votre côté, vêtissez vos fourrures, lestez-vous de vos sacs, appuyez fort.

Dans cette balance, pesons-nous.

Vous êtes le fort, nous sommes les faibles? — Dérision!

— Supposez dans cette société, si singulièrement partagée, que, un jour, fatigués d'être

conspués sans merci, le cordonnier, le tailleur, le boulanger, le marchand, le laboureur, ensemble, partent. Ils émigrent, ils disparaissent.

La vie sociale, d'un coup, est arrêtée.

Mais vous ? — vous voilà pris comme au trébuchet.

Ferez-vous vos souliers, vos habits, votre pain, vos labours ? — Inapte à vous servir d'une cuillère sans valet, vous disparaîtrez vous-même, crevé de misère, sous votre table frangée d'or, laquelle vous n'aurez pas su garnir.

— Supposez le contraire — cordonnier, boulanger, vigneron restent à leur place, façonnant le cuir, la pâte, le sarment; et c'est vous qui disparaissez.

Eux, font souliers, pain, vin, sans plus se troubler cinq minutes. Bien plus, cent fertilisent l'endroit que, vous prélassant, vous stérilisiez et jettent, sur la place commune, de nouveaux produits par eux créés; la commande augmente, le bien-être se répand, le niveau s'élève.

De vous, il est question comme du fêtu que la bourrasque envole.

Voilà votre poids.

Les utiles partent, l'inutile reste, — tout s'affaisse, tout meurt.

Les utiles restent, l'inutile part. — On ne le reconnaît qu'au bien-être.

Eux, petits, ne seraient rien? — mais ils sont tout.

Et vous seriez tout, grands? — Vous n'êtes rien.

Quand vous voudrez, Million, partez donc, — on vous salue.

Non pas vous, vos sacs d'écus.

Naïf. — Vous vous y trompez encore.

---

§ III — *Valet ou Libre*

Enfin, voyons-y donc clair, mes amis.

Aristocratie ou *Démocratie*, — Faisons un choix décidé.

Si *Aristocratie*. — Très-bien — prenons des chefs et courbons-nous. — Ici, le million est logique même nécessaire. Il donnera l'aumône, ou le fouet à son gré.

Non, dites-vous. —

Démocratie, plus d'aplatissement, direction de nous par nous-mêmes. — A merveille. Eh! soyez donc logiques à votre tour.— Prenez-vous vous-mêmes et non le demi-dieu des nuages.

Le million est ce demi-dieu, le premier ennemi à combattre. C'est l'ogre des démocraties, c'est le monstre qui les dévorera toutes.

Ou, la démocratie, par les lumières et le travail, dissoudra le million et l'éparpillera en bien-être pour tous, — ou, comme cent et cent fois, comme toujours, le million la fascinera, l'achètera, la souillera et la balaiera à l'égout.

Croyez-vous que je ne me sois pas senti courbé sous la honte, en entendant, autour de moi, dans mon pays, dans ce cœur de la France,

errer, sous les efforts géminés du million ces accusations flétrissantes que vous avez entendues comme moi et que cet odieux mot résume : Vendus !

Vous voulez vous gouverner vous-mêmes et vous constituer en société libre.

Première loi : — Ne prenez pas des maîtres.

Est-ce assez clair ?

L'homme libre appelle son égal.

Le maître suppoe le valet.

Le million est le maître.

Vous seriez son valet.

Rejettez le Million.

FIN

Paris. — Imp. A.-E. ROCHETTE, 72-80, bd Montparnasse

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

EXPOSITION

DEUXIÈME PARTIE

DISCUSSION

TROISIÈME PARTIE

PROPOSITIONS

DU MÊME AUTEUR

LE SUICIDÉ	1 »
PROCESSIONS (au loin).	» 35
MANUEL DE L'EMPOIGNÉ	1 »
NOS CAMPAGNES (leurs besoins)	» 50

A LA MÊME LIBRAIRIE DÉMOCRATIQUE

LES CONSPIRATIONS SOUS LE SECOND EMPIRE. — Complots de l'Hippodrome et de l'Opéra-Comique, par FERMÉ, 1 vol.	1 50
HISTOIRE DE LA DÉMOCRATIE ANGEVINE, de 1848 à 1851, par A. RIVIÈRE de Tours, 1 vol. . . .	1 50
DÉMOCRATISATION DE LA NOBLESSE, par le Dr LELOUET, 1 vol.	1 50
STATISTIQUE POUR L'HISTOIRE DU 2 DÉCEMBRE 1852, par Adolphe ROBERT, 1 vol.	1 50

Paris. — Imp. A.-E. ROCHETTE, 72-80, boulevard Montparnasse.



